

Eric VOLA

MONT BLANC, PREMIÈRE ASCENSION

et première controverse alpine

## Table des matières

PREMIÈRE PARTIE – LES FAITS.....	3
Préambule .....	3
1. LA DÉCOUVERTE.....	4
2. LES PROTAGONISTES .....	5
2.1. Horace Benedict de Saussure.....	5
2.2. Marc Théodore Bourrit (1739-1819).....	6
2.3. Michel Gabriel Paccard.....	6
2.4. Jacques Balmat .....	7
3. LA CONTROVERSE .....	8
3.1. Bourrit et les graines de la discorde.....	8
3.2. Alexandre Dumas entre en scène. ....	11
4. L'ALPINE CLUB RÉTABLIT LA VÉRITÉ .....	14
5. EN FORME DE CONCLUSION .....	17
5.1. L'avis des « gentlemen » de l'Alpine Club .....	17
5.2. Horace Bénédict de Saussure.....	17
5.3. Jacques Balmat .....	18
5.4. La bagarre du 9 juillet 1787 entre Balmat et Paccard .....	20
5.5. Michel-Gabriel Paccard .....	20
DEUXIÈME PARTIE – Narration de Paccard et Annexes .....	21
1. LA NARRATION PERDUE DE PACCARD .....	21
1.1. 1ère tentative des guides (1775). ....	21
1.2. Deuxième tentative des guides (1783).....	21
1.3. Ma première tentative (avec M. Bourrit) (1783).....	22
1.4. Ma Reconnaissance du bassin du Tacul (1784). ....	22
1.5. Voyage par le Goûter au Mont-Blanc avec Henri (1784).....	23
1.6. Tentative de M. Bourrit par l'aiguille du Goûter.....	23
1.7. Tentative de M.de Saussure par l'aiguille du Goûter (1785).....	24
1.8. Tentative des guides par le Dôme du Goûter (1786). ....	25
1.9. Discussion sur les itinéraires possibles pour aller au Sommet. ..	26
1.10. De la Montagne de la Côte au Grand Plateau. ....	27
1.11. Du Grand Plateau jusqu'au Sommet.....	28
1.12. Sur le Sommet.....	29
1.13. La descente. ....	30
1.14. Post-scriptum. ....	31
2. ANNEXES .....	34
Annexe 1. Témoignage des barons von Gersdorf et von Meyer.....	34
Annexe 2. Souscription du docteur Paccard .....	34
Annexe 3. Extraits d'impressions de voyage en Suisse A. Dumas ...	35
Annexe 4. La carte du docteur Paccard.....	37
Annexe 5. Maison de Jacques Balmat - les Pèlerins.....	38
Annexe 6. Sources.....	38

# PREMIÈRE PARTIE – LES FAITS

## Préambule

Mont Blanc - Altitude : 4810 m - Voie : Face nord  
Première ascension : Jacques Balmat, Michel Paccard

8 août 1786, 17h45, deux personnes sont clairement aperçues près des Petits Rochers rouges, à 18h12 ils sont aux Petits Mulets et au sommet du mont Blanc à 18h23.

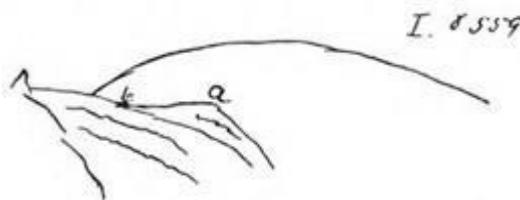
Les barons Adolph Traugott von Gersdorf et Carl Andreas von Meyer qui ont suivi leur ascension à la longue vue n'en croient pas leurs yeux :

## ILS SONT AU SOMMET !

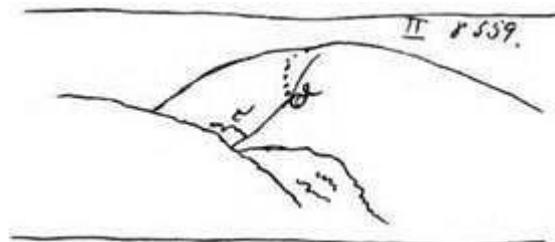


Après avoir signé à la demande du père de Michel-Gabriel Paccard un certificat attestant de l'ascension réussie de son fils accompagné de Jacques Balmat, von Gersdorf écrivit le document détaillé suivant prouvant l'incroyable forme physique des premiers ascensionnistes :

*« J'appris que le Dr. Paccard et Jacques Balmat seraient partis hier à midi, auraient dormi dans un abri au sommet de la montagne de la Côte entre les glaciers des Bossons et de Taconnaz, et auraient été vus plusieurs fois en train de grimper ce même jour.*



*Après une longue recherche, nous les avons trouvés après 17 h sur la partie plate au-dessus de l'arête du rocher **a** [Les Rochers rouges supérieurs], où ils avancèrent rapidement sur cet horizon et, pendant qu'ils avançaient dans l'ombre, ils étaient clairement visibles contre la montagne éclairée par le soleil et ils disparurent rapidement derrière la plus haute des falaises rocheuses au point **b** [La fin des Rochers rouges supérieurs].*



“J’allais (avec plusieurs compagnons) au chalet de M. Bourrit situé plus haut sur le versant nord de la vallée [Les Moussoux] où l’on voit beaucoup mieux le sommet du mont Blanc que de l’auberge [de Couteran]. Un moment plus tard, les deux grimpeurs apparurent au rocher c [Les Petits Rochers rouges], qu’ils atteignirent en franchissant une dépression. Ils s’y arrêtrèrent quelques minutes et en repartirent à 17h45 ; à 18h12, ils atteignaient deux très petits rochers qui ressortent de la neige [d : Les Petits Mulets]. Ils repartirent de là, toujours légèrement sur la gauche et atteignirent le sommet du mont Blanc à 18h23. L’un des deux était tout le temps 100 pas devant [environ 30m]. Ils s’arrêtaient souvent un instant.

Au sommet, ils disparurent immédiatement derrière ce dernier, mais réapparurent rapidement environ une minute plus tard. Ils furent visibles un long moment avant de rapidement quitter le sommet à 18h57, et en courant ils atteignirent 6 minutes plus tard le rocher d [les Petits Mulets] comme la ligne en pointillés le montre, de là je n’arrivais plus à les voir. Je pensais qu’ils avaient choisi de camper pour la nuit de manière à pouvoir remonter le lendemain. – Le père du Dr Paccard, notaire de la vallée de Chamouni, vint nous voir pour nous demander de témoigner par écrit que nous avions vu son fils au sommet du Mont Blanc, et comme il devait attendre son retour jusqu’au lendemain, nous restâmes une journée de plus. »

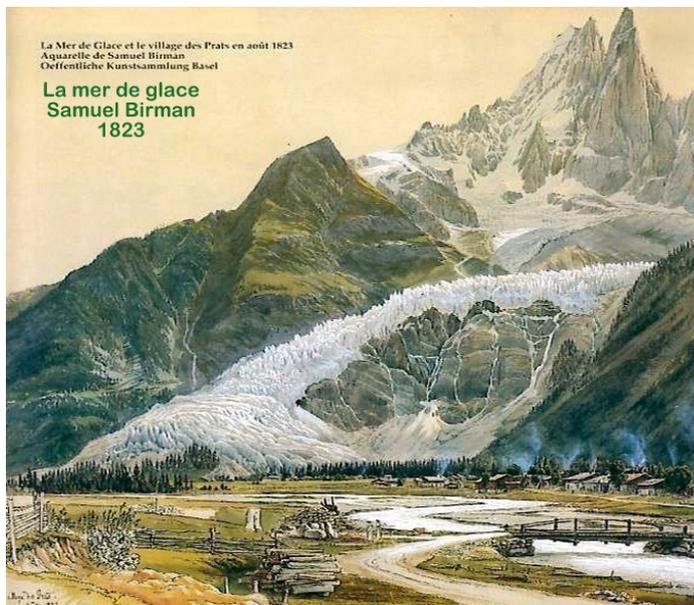
11 minutes des Petits Mulets jusqu’au sommet, soit pour un dénivelé de 120 m, une vitesse de 600 m/h, avec leurs charges ! Une performance que même Kilian Jornet aurait envié ! Et ceci correspond parfaitement au certificat signé par Balmat 2 mois plus tard :

“...M. le docteur continua de monter avec agilité ; nous arrivâmes à un petit rocher derrière lequel je me mis à l’abri du vent, tandis que M. Paccard l’examinait et se chargeait de pierres. Nous étions près de la sommité de la montagne ; je tirai sur la gauche pour éviter une pente de neige rapide que le dit M. Paccard franchit avec courage pour parvenir droit à la cime du Mont Blanc. Le contour que je fis me retarda un peu, et je fus obligé de courir pour être presque aussitôt<sup>\*1</sup> que lui à la dite cime.

Et moins de 5 Heures plus tard, ils avaient rejoint leur abris sur la montagne de la Côte !

## LA PREMIÈRE ASCENSION DU PLUS HAUT DES « MONTS MAUDITS » ET EN COURANT SUR LA FIN. QUEL EXPLOIT PRODIGIEUX !

### 1. LA DÉCOUVERTE



au cœur de l’Afrique pour trouver de paisibles citoyens très civilisés avec à leur tête un prieur bienveillant.

L’année suivante, l’ingénieur et cartographe suisse, Pierre Martel, suivit leurs pas et nomma pour la première fois une série de sommets dont le mont Blanc, apparaissant pour la première fois dans une lettre qu’il envoya à Windham. Il calcula l’altitude de ces sommets, établissant que le mont Blanc était le plus haut avec 4 495 m, une erreur de 315 m.

<sup>1</sup> Prouvant que Paccard arriva le premier au sommet et que plus tard ce que Balmat raconta à Dumas n’était qu’une fable.



- A) En jaune : l'ancien passage inférieur
- (B) Petits Rochers Rouges – (C) : Petits Mulets
- (D) En violet : Tentative des guides 8 juin 1786
- (E) En orange : l'ancien passage supérieur (de Saussure)
- (F) En gris : le Corridor (Fellows et Hawes 1827)
- (P): Petit Plateau – (G) : Grand Plateau
- (H) En bleu : par l'arête des Bosses (Marie Couttet seul vers 1840, puis Charles Hudson 1859)

## 2. LES PROTAGONISTES

### 2.1. Horace Benedict de Saussure



Le célèbre scientifique genevois, rendit visite à Chamonix en 1760 pendant l'été, alors qu'il n'avait pas encore 20 ans.

Très tôt, étudiant la physique, la chimie et les sciences naturelles, il est convaincu que : *“C'est surtout l'étude des montagnes qui peut accélérer les progrès de la théorie de ce globe Les plaines sont uniformes, on ne peut y voir la coupe des terres et leurs différents lits qu'à la faveur des excavations qui sont l'ouvrage des eaux et des hommes : or ces moyens sont très insuffisants, parce que ces excavations sont peu fréquentes, peu étendues, et que les plus profondes descendent à peine à deux ou trois cent toises.*

*Les hautes montagnes, au contraire, infiniment variées dans leur matière et dans leur forme, présentent au grand jour des coupes naturelles, d'une très grande étendue, où l'on observe avec la plus grande clarté, et où l'on embrasse d'un coup d'œil l'ordre, la situation, la direction, l'épaisseur et même la nature des assises dont elles sont composées et des fissures qui les traverse... »*

Bénédict de Saussure est le premier savant à concentrer entièrement toutes ses connaissances scientifiques sur un seul domaine, les montagnes, et pour lui la mère de toutes les montagnes de notre continent, c'est le mont Blanc.

Avant de repartir à Genève, il fait afficher dans les trois paroisses de la vallée (Les Houches, Chamonix et Les Pélerin) l'offre d'une somme importante d'argent à ceux qui découvriront une voie permettant d'atteindre le sommet du mont Blanc.

Pendant les quinze années qui suivirent, les Chamoniards ne prêtèrent aucune attention à sa promesse de récompense. Il n'y avait que peu de visiteurs et ils n'y voyaient pas un intérêt suffisant pour arrêter leurs travaux de paysans pendant la partie la plus chaude de l'année.

Au soir de sa vie, il écrira :

« J'ai eu pour les montagnes dès l'enfance, la passion la plus décidée ; je me rappelle encore le saisissement que j'éprouvais la première fois que mes mains touchèrent le rocher du Salève et que mes yeux jouirent de ses points de vue. À l'âge de 18 ans, en 1758, j'avais déjà parcouru plusieurs fois les montagnes les plus voisines de Genève... Depuis 1760, je n'ai pas laissé passer une seule année sans faire de grandes courses, et même des voyages pour l'étude des montagnes. Dans cet espace de temps, j'ai traversé quatorze fois la chaîne entière des Alpes par huit passages différents ; j'ai fait seize autres excursions jusqu'au centre de cette chaîne ; j'ai parcouru le Jura, les Vosges, les montagnes de la Suisse, d'une partie de l'Allemagne, celles d'Angleterre, de l'Italie, de la Sicile et des îles adjacentes ; j'ai visité les anciens volcans du Forez, du Dauphiné et de la Bourgogne. J'ai fait tous ces voyages, le marteau du mineur à la main, sans aucun autre but que celui d'étudier « l'histoire naturelle », gravissant toutes les sommités accessibles qui me promettaient quelque observation intéressante, et emportant toujours des échantillons de mines et de montagne, de celles surtout qui m'avaient présenté quelque fait intéressant pour la théorie, afin de les revoir et de les étudier à loisir »

## 2.2. Marc Théodore Bourrit (1739-1819)

Le chantre de la cathédrale de Genève. Peintre, graveur et écrivain connu de guides de voyages dans les Alpes qu'il illustrait de ses peintures, il était bien vu des rois du royaume de Savoie-Piémont-Sardaigne ainsi que du roi de France lequel lui octroya une pension. Bien que considéré avec de Saussure comme un pionnier de l'exploration des Alpes, ce n'est pas un scientifique et il venait d'une famille qui avait trouvé refuge à Genève pendant la chasse aux protestants en France.



Son ambition à être le premier à gravir le mont Blanc et à écrire le premier récit de son ascension le fit devenir volontairement le 'Méchant' qui déclenchera la controverse en dénigrant à l'excès Paccard en faveur de Balmat et avant tout de lui-même. « Cette outre gonflée de vent comme l'a appelé le pasteur Wyttenbach de Bern. Vaniteux, prétentieux, vantard, encombrant, souffrant d'un complexe d'infériorité, jaloux au point de ne pas hésiter sur les moyens les plus perfides lorsque sa réputation est en jeu, Bourrit n'a jamais cessé de déverser sur son rival sa bave empoisonnée. Ses premiers ouvrages lui avaient acquis une véritable notoriété ; il se pare avec orgueil du titre d'historien des Alpes... Pour comble, les silences de Bourrit sont aussi redoutables que ses affirmations mensongères. De même qu'il a tu sciemment l'expédition de Couteran au Buet, celle du Dr. Paccard à l'aiguille du Goûter, il ne dit mot de la traversée du Col du Géant en 1787 par Exchaquet qui a précédé la sienne, toujours afin de s'attribuer la gloire et la priorité d'une course... (L. Seylaz, AJ 62 1957) ». Il se prenait pour le concurrent de Paccard et de Saussure. Il rêvait d'être le premier au sommet du mont Blanc qu'il ne réussit jamais à gravir.

Comme l'écrivit Claire-Eliane Engel : « médiocre, indiscret, prétentieux, envieux, demi-artiste, demi-savant, qui se prenait pour un génie et que ses compatriotes tenaient fermement pour un imbécile... ses capacités physiques n'étaient pas à la hauteur de ses ambitions... un homme qui marchait mal et parlait trop, et le premier à publier le récit de la [première] ascension ».

Et il était un adepte malin et actif du conseil de Francis Bacon : « Calomniez, calomniez hardiment, il en restera toujours quelque chose. »

Avec l'arrivée de visiteurs prêts à payer pour être guidé pour aller voir les Glacières (la mer de glace et jusqu'au glacier de Talèfre), les Chamoniards comprirent que si le mont Blanc était gravi, cela provoquerait un afflux de nouveaux revenus pour eux. Non seulement de Saussure avait promis une récompense à qui trouverait la voie vers le sommet, mais il finança toutes les tentatives des guides chamoniards, en leur payant des gages substantiels.

### EN CONSÉQUENCE, LES TENTATIVES COMMENCÈRENT EN 1775

Les deux hommes qui après onze ans de tentatives infructueuses réussirent enfin à parvenir au sommet étaient de Chamonix :

## 2.3. Michel Gabriel Paccard



Médecin de la vallée de Chamonix, scientifique amateur, né à Chamonix en 1757, son père était le notaire de la vallée. Il passa sa thèse à Turin, capitale du duché de Savoie, étudia à Paris et s'établit comme médecin à Chamonix. Plus tard il fut également le juge de paix et le maire de Chamonix. Pour lui, gravir le mont Blanc c'est pour la science, comme pour de Saussure (l'un des derniers scientifiques polyvalents du 18<sup>ème</sup> siècle et l'un des fondateurs de la géologie et de la météorologie moderne). Il est important de comprendre que Paccard eut des contacts étroits et constants avec de Saussure pendant les années des tentatives avant son ascension du mont Blanc, lui envoyant les résultats de ses mesures, ses trouvailles biologiques et botaniques qu'il ramassait lors de ses ascensions. Le baromètre de fabrication anglaise qu'il utilisa au sommet du mont Blanc lui avait été fourni par de Saussure. De même, il lui fit le récit de

toutes ses propres tentatives et bien sûr de son ascension réussie.

Pour de Saussure, « Paccard « était un joli garçon aimant la botanique, créateur d'un jardin de plantes alpines et désireux de grimper au Mont-Blanc ou tout au moins de l'essayer. » De Saussure finit par voir en lui, un possible concurrent ; ainsi alors qu'il accourut à Chamonix le 20 août 1786 pour tenter de gravir le mont Blanc, après la réussite de Paccard et de Balmat, il apprend que le docteur tente de retourner au sommet pour compléter ses mesures (en fait il n'avait aucune intention d'aller plus loin que les Grands Mulets), il écrit dans son journal : « Cette nouvelle me consterna, soit par la privation d'observations... et que j'aurai la douleur de n'être venu là que pour voir avec ma lunette ce diable de docteur y remonter pour la seconde fois. » De Saussure ne voulut pas que Paccard l'accompagne dans son expédition et lui demanda de rester à Chamonix faire des mesures qu'ils compareraient ensuite ! Une attitude mesquine qui jettera un froid entre les deux hommes et qui s'aggravera lorsque de Saussure ne fit que le mentionner à peine dans son célèbre *Voyages dans les Alpes*. Comme l'écrivit T. Graham Brown : « Tout homme de science décent dans la position du professeur se serait senti obligé d'inviter un homme plus jeune à se joindre à lui dans son projet d'ascension du mont Blanc. Il est difficile de pardonner au professeur de Saussure de ne pas l'avoir fait ; mais quelle que soit la raison l'action du professeur en proposant au docteur Paccard de faire des observations dans la vallée pendant que lui-même serait au sommet montre un manque de sensibilité qu'il est également difficile de lui pardonner.

## 2.4. Jacques Balmat



Le pauvre paysan et chasseur de cristaux.

Né aux Pélerinins (un village à 2,5 km de Chamonix) en 1762, c'était un modeste ouvrier agricole travaillant sur les terres de son père, chassant les cristaux pour améliorer son maigre salaire. Pour lui, trouver la voie allant au sommet l'enrichirait et lui permettrait de guider les riches visiteurs à venir. Comme Paccard, il était courageux, extrêmement audacieux, endurant, mais comme tous les guides dont il ne faisait pas partie et qui participèrent aux tentatives pour atteindre le sommet de la plus haute montagne de leurs « Monts maudits ».

L'association de ces deux hommes aurait dû fonctionner parfaitement. Leurs motivations étaient différentes et ils n'étaient pas concurrents car Paccard payait Balmat pour sa tâche de porteur et lui laissait la totalité de la récompense promise par de Saussure dont il avait nul besoin.

Alors, qu'est-ce qui tourna à l'aigre et pourquoi pendant deux siècles et encore aujourd'hui,

LA VÉRITÉ EST-ELLE SI DIFFICILE À OBTENIR ?

### 3. LA CONTROVERSE

#### 3.1. Bourrit et les graines de la discorde.



Tout commença bien avec un article publié le 18 septembre 1786 dans *Le Journal polytype des Sciences et des Arts* à Paris : «*Le Mont Blanc en Savoie, près des Glaciers de Chamouni, est célèbre par les voyages de divers physiciens et en particulier de M. de Saussure, et par les relations de M. Bourrit...Nul voyageur n'avoit encore réussi à parvenir au sommet du Mont Blanc : ce succès étoit réservé à M. Paccard, jeune Médecin, originaire de Chamouni, et qui a étudié à Paris. Il coucha à la Vallée de glace, et suivi du nommé Balma il partit le lendemain à quatre heures du matin, & il arriva, après 14 heures de marche, au sommet de*

*la montagne. Des curieux qui les suivoient des yeux, armés d'un télescope, les aperçurent sur la sommité la plus élevée. Nos intrépides voyageurs y restèrent 32 minutes, et redescendirent dans quatre heures, au clair de la lune. Le désir de connoître et d'observer, la plus noble des passions, rend l'homme capable des plus courageuses entreprises : cette ambition vertueuse procure des jouissances infiniment douces, qui ne sont suivies d'aucun regret, et dont le but est d'éclairer ses semblables en étendant l'empire des Sciences, et en multipliant les observations.* » (AJ 1962 Sir Gavin de Beer)

Conclusion : Paccard était l'organisateur et le leader de l'expédition. Mais cette revue avait un nombre limité de lecteurs et l'article n'eut aucun impact, même s'il précéda le premier pamphlet de Bourrit «*Sur le premier voyage au sommet du Mont Blanc?*» qui dénigra Paccard au bénéfice de Balmat et du sien en gardant à distance un potentiel concurrent à ses «*guides de voyages dans les Alpes*».

C'est ainsi que Bourrit créa la controverse.

Accompagné de François Paccard, doyen des guides de Chamonix et un des principaux guides de Saussure, Balmat était venu à Genève, pour réclamer la récompense promise. François Paccard, reparti à Chamonix pour préparer l'ascension de Saussure, Balmat rencontra seul Bourrit et lui raconta une histoire manifestement différente. Bourrit en fit un pamphlet qu'il publia dans le *Mercur de France* (28 octobre 1786) et dans lequel il attribue tous les mérites à Balmat et discrédite Paccard :

- Balmat aurait découvert la voie,
- Il aurait été en tête du début à la fin,
- Il serait arrivé au sommet le premier,
- Il serait redescendu pour venir en aide au « pauvre » docteur qui était si épuisé que sans son aide il n'aurait jamais atteint le sommet,
- Paccard n'aurait pas payé le « pauvre » Balmat.

Deux mois plus tôt, dans une lettre de de Saussure, Bourrit avait insinué que Paccard n'avait même pas atteint le sommet ! «*Trouvant cet argument intenable, il écrivit son pamphlet avec le double objectif d'affirmer sa propre revendication d'être le véritable explorateur du mont Blanc, et de discréditer son rival en attribuant tout le mérite à Balmat*», (Stevens AJ 1929 p.142 - lettre de Bourrit à de Saussure du 11 août 1786).

Paccard publia un correctif dans le *Journal de Lausanne* (24 février 1787), auquel Bourrit s'empressa de répliquer (3 mars 1787), répétant sa version et accusant Paccard d'être jaloux de la gloire attribuée à Balmat.

De Saussure en prit connaissance après que Paccard lui eut fait le récit de l'ascension et qu'il ait reçu les témoignages en personne des barons von Gersdorf et Carl Andreas von Meyer. De Saussure écrivit à Bourrit contestant son récit et lui demanda de le corriger. En conséquence Bourrit republia son récit accompagné d'un postscriptum, corrigeant quelque peu son attaque envers Paccard, mais sans en retirer l'essentiel. Paccard fit alors publier dans le *Journal de Lausanne* (12 mai 1787) un certificat de paiement de la somme due versée à Balmat signé par ce dernier, ainsi qu'une attestation sous serment contenant le véritable récit de leur ascension (rédigé par Balmat et signé par lui ainsi que par deux témoins, le 18 octobre 1786).

*“Je, soussigné, Jacques, fils de J.F. Balmat, du lieu des Pélerins, communauté de Chamonix, certifie à tous ceux à qui il appartiendra, qu’ayant appris que M. le docteur Michel Paccard désirait de faire une nouvelle tentative sur le Mont Blanc, ensuite de celles qu’il avait faites auparavant, et sachant que son guide était absent, je me présentai pour lui offrir mes services.*

*Comme il avait dessein d’aller du côté de la montagne de la Côte, dont nous avions cru voir la route impraticable, le 8 juin passé, depuis le Mont Blanc, je doutai du succès de son entreprise ; mais il me dit qu’il avait pris connaissance de ces lieux depuis trois ans, avec des lunettes d’approche.*

*Je déclare que sans la marche régulière qu’il a tenue, nous n’aurions jamais pu parvenir à notre but ; qu’il n’a cessé de m’encourager, qu’il a partagé mes peines, en se chargeant lui-même quelquefois de ce qu’il me faisait porter ; que bien que je désirai redescendre, comme je l’avais promis, pour être de secours à ma femme et à un enfant que j’avais laissé malades (ce dernier est mort le 8 août), M. Paccard a pris mes représentations pour des excuses.*

*Il ne voulut pas suivre la route que nous avions tenue lors de notre dernière tentative, mais il tira droit au milieu de la plaine qui est au-dessus du glacier des Bossons. Il me traça lui-même sa route nouvelle en me précédant dans une pente rapide qui est au pied du Grand Mont Blanc. Comme il m’avait toujours dit que nous allions coucher sur cette montagne, il me fit chercher un gîte dès que nous fûmes arrivés au haut de la pente, tandis qu’il était monté pour examiner des rochers ; n’en trouvant aucun, il résolut de monter dès le même soir au sommet, objet de nos recherches, il m’appela, je le suivis. Dans le même instant je vis quelque chose de noir passer au-dessus de moi : c’était son chapeau que le vent emportait avec tant de force que nous ne le vîmes plus.*

*M. le docteur continua de monter avec agilité ; nous arrivâmes à un petit rocher derrière lequel je me mis à l’abri du vent, tandis que M. Paccard l’examinait et se chargeait de pierres. Nous étions près de la sommité de la montagne ; je tirai sur la gauche pour éviter une pente de neige rapide que ledit M. Paccard franchit avec courage pour parvenir droit à la cime du Mont Blanc. Le contour que je fis me retarda un peu, et je fus obligé de courir pour être presque aussitôt<sup>\*2</sup> que lui à la dite cime.*

*Il y fit des expériences, des observations qu’il écrivit ; il y a laissé une marque, et nous sommes ensuite redescendu (sic) avec rapidité, en suivant nos traces et en les cherchant tour à tour. Nous sommes arrivés à la montagne de la Côte, où M. Paccard coucha lui-même du côté exposé au glacier.*

*Il m’a nourri, il m’a payé, et m’a fait avoir de l’argent qu’on lui a donné pour me remettre.*

*En foi de quoi j’ai signé le présent au bourg de Chamouni, ce 18 octobre 1786 en présence des témoins ci-bas signés*

:

Signé Jacques Balmat

Contre-signé : Joseph Pot et Joseph Marie Crussa, témoins requis et exprès fait appeler (sic)

Seconde attestation de J. Balmat :

*“Je soussigné, certifie avoir reçu de M. le D. Paccard, un écu neuf de la part de M. le baron de Gersdorf, le 10 août 1786, en même temps que mon gage »*

Jacques Balmat

*À Chamouni, ce 23 mars 1787*

Ceci interrompit la controverse pendant un temps car Bourrit ne pouvait plus contredire ouvertement le propre témoignage de Balmat rejetant la totalité de l’histoire erronée qu’il avait construite. Pour montrer à quel point Bourrit pouvait se montrer vindicatif, lorsque François Paccard (le cousin de Michel-Gabriel et un des guides les plus actifs dans les tentatives d’ascension du mont Blanc) se montra furieux en lisant le pamphlet de Bourrit « *dénigrant son jeune cousin* » comme l’écrivit Sir Gavin de Beer qui ajouta : « *il avait probablement traité Bourrit de menteur, voire pire* » ; Bourrit qui était alors à Chamonix, prit peur et intervint auprès de la police savoyarde en faisant jeter François Paccard en prison pendant 3 jours à Bonneville<sup>3</sup>.

---

<sup>2</sup> Prouvant que Paccard arriva le premier au Sommet et que plus tard ce que Balmat raconta à Dumas n’était qu’une fable.

<sup>3</sup> Le célèbre bandit Mandrin échappa aux troupes françaises en se réfugiant en Savoie, guidé par François Paccard, alors âgé de 20 ans, ce qui lui valut d’être exilé avant d’être pardonné plus tard. Ainsi, il avait une sérieuse réputation, pas étonnant que Bourrit ait pris peur ! (Claire Eliane Engel AJ 57).

Puis, en 1792, Bourrit se querella avec von Gersdorf et Balmat car il avait conservé par devers lui une partie de l'argent collecté en Allemagne par von Gersdorf. Ceci explique probablement pourquoi il changea son récit dans son livre *Descriptions des Cols ou Passages des Alpes* (1803 AJ 1929 p143), dans lequel il déclare :

*« Il est néanmoins vrai que le Dr Paccard a dû partager la gloire de ce Chamoniard, si tant est, comme nous avons de bonnes raisons de le croire, qu'il en ait été la première cause. »*

## ENFIN LA VÉRITÉ BIEN QU'INCOMPLÈTE

Ni Paccard ni Balmat ne publièrent le récit de leur ascension.

Toutefois, Paccard annonça la publication d'un livre qui : *« donnera une histoire abrégée des tentatives qui ont été faites pour escalader cette montagne... »* C'est ce qu'on peut lire sur les quelques copies que l'on a trouvé de la souscription que Paccard fit distribuer pour lui permettre de publier son récit intitulé *Premier Voyage à la cime de la plus haute montagne de l'ancien continent, LE MONT-BLANC*.

Mais son récit ne fut jamais publié du fait des manœuvres de Bourrit qui voyait en Paccard un rival potentiel à sa suprématie dans la publication de ses guides des Alpes. Paccard eut la très mauvaise idée de s'adresser à l'éditeur Béranger. Beau-frère de Bourrit, il éditait tous ses livres et guides de voyages, et il était aussi l'un des leaders du parti des Natifs dont Bourrit était un membre très actif. Ce parti eut une importance significative avant et pendant les périodes de la Révolution française et de l'Empire, expliquant aussi l'importance pour de Saussure, membre éminent des grandes familles de Genève et du parti des patriciens, de ses relations avec Bourrit. Les grandes familles de Genève, minoritaires, s'allièrent avec les Natifs pour conserver leur pouvoir. Béranger à la demande de Bourrit retarda la publication du récit de Paccard jusqu'à ce que ceux de Bourrit et de Saussure soient publiés. Il est quasiment certain que Paccard renonça de lui-même à sa publication, car comparé à celles de Saussure, ses observations scientifiques étaient largement insuffisantes et comportaient des erreurs importantes.

Un citoyen en vue à Chamonix, Paccard n'était qu'un scientifique amateur au-delà.

Une année après son ascension avec Balmat, de Saussure gravit le mont Blanc. À 47 ans, au faite de sa gloire de scientifique, il est connu dans toute l'Europe. Il organise une caravane de 18 guides, demandant à Balmat de les conduire. Balmat, avec Alexis Tournier et Jean-Michel Cachat dit le géant, font la seconde ascension le 5 juillet 1787 pour préparer celle de Saussure. Au total avec de Saussure et son serviteur personnel, ils sont 20. Les guides portent tout l'équipement, les vivres, de nombreux instruments scientifiques, une échelle, un matelas, des couvertures, des draps, des oreillers, des masques en crêpe pour prévenir l'ophtalmie des neiges comme cela était arrivé à Paccard, et une tente ; ils avaient des cordes (mais les guides ne les utilisaient alors que pour aider leurs clients à franchir une crevasse ou un passage difficile, mais en aucun cas pour sécuriser leurs traversée des glaciers et des pentes de neige – les techniques d'escalade n'avaient pas encore vu le jour). Ils avaient également des crampons, de longs bâtons ferrés et pour sécuriser son ascension, de Saussure avait fait construire deux abris à la montagne de la Côte et aux Grands Mulets, bien qu'en définitive, il utilisa sa tente deux fois au cours des quatre jours de son ascension, descente incluse.

L'ascension de Saussure éclipsa largement celle de Paccard et de Balmat et ce dans toute l'Europe grâce à son récit *Relation abrégée d'un voyage à la cime du Mont Blanc* publié en 1789 avec ses dessins, gravures et ses mesures et expériences scientifiques qu'il réalisa au sommet où il resta 4h30. Elles étaient bien plus nombreuses que celles faites par Paccard qui n'avait pu rester que 35 minutes au sommet. De Saussure mesura l'altitude du mont Blanc plus exactement, à 4845 m, soit 35 m au-dessus de l'altitude réelle, qu'il réduisit à 4775 m en prenant en compte la moyenne des mesures trigonométriques effectuées par d'autres scientifiques. L'altitude estimée par Paccard était de 5218 m ; soupçonnant une erreur de son baromètre, après d'autres mesures prises à la montagne de la Côte, il la corrigea à 4738 m, finalement pas très loin de la réalité. Quoi qu'il en soit, de Saussure complétera ses expérimentations en juillet 1788 lors d'un séjour extraordinaire de 17 jours au col du Géant (ses guides avaient si peur qu'il ne reste beaucoup plus longtemps qu'ils cachèrent les vivres le forçant enfin à redescendre). Paccard renonça ainsi à publier son propre récit. C'était comme si la véritable première ascension était désormais celle réalisée par de Saussure.

Six jours plus tard la quatrième ascension est réalisée par le jeune Marc Beaufroy, membre de la Royal Geographical Society, avec 10 guides conduits par Jean-Michel Cachat (surnommé le géant sans peur). Il mesura la latitude du mont Blanc. La 5ème ascension eut lieu l'année suivante par un autre Anglais – cette fois sa motivation était plus personnelle que scientifique – avec 22 guides toujours conduits par Jean-Michel Cachat, l'usage de la corde était mieux comprise et utilisée pour protéger la traversée des glaciers. Le métier de guide de montagne avait commencé et ne cessera de se développer.

### 3.2. Alexandre Dumas entre en scène.

Mais la controverse qui avait cessée allait renaître avec une force inouïe avec le récit de la première ascension publié par Alexandre Dumas père en 1833 – *Impressions de Voyage en Suisse* – reprit ensuite par tous les admirateurs de Balmat, et encore aujourd'hui.

Nous savons pourtant depuis près d'un siècle que ce récit est une fable bâtie de toutes pièces. Il y a d'abord des preuves écrites (le certificat signé sous serment par Balmat et deux témoins), les témoignages et écrits des barons von Gersdorf et Andreas von Meyer, le journal et les correspondances de Saussure, et d'autres comme Bourrit, documents qui certifient que c'est Paccard qui découvrit la voie, que les deux hommes atteignirent le sommet « presque » ensemble – Balmat suivant Paccard de trente pas.

Même si Balmat embellit son rôle pour être sûr de recevoir la récompense de Saussure, Bourrit ne pouvait ignorer la vérité. C'est donc volontairement qu'il exagéra le rôle de Balmat pour dénigrer Paccard.

Pourquoi ? La jalousie sans aucun doute, mais il écrivit aussi qu'il avait été choqué par la souscription de Paccard pour la publication de son récit et qui ne mentionnait pas Balmat. Bourrit le vaillant Robin des bois ? Ou alors flattait-il Balmat de manière à qu'il accepte de le guider au sommet avant de Saussure comme il l'écrivit dans une lettre à Balmat ?

Malgré les démentis de Paccard, la publication des certificats signés sous serment par Balmat qui rétablissaient la vérité, malgré la réticence de Saussure après avoir entendu de vive voix le récit de l'ascension de Paccard, et ses critiques de Bourrit pour son manque d'objectivité, cette histoire déformée trouva en Alexandre Dumas une amplification phénoménale, au point qu'encore aujourd'hui elle est répétée encore et encore par des auteurs mal informés ou de parti pris. En 1832, lors d'un voyage dans les Alpes, Dumas, alors 31 ans, ayant à son titre des pièces de théâtre à succès, passant à Chamonix, demanda à Balmat de dîner avec lui. Après un repas gargantuesque et sérieusement arrosé (3 bouteilles de vin de Montmélian pour Balmat, alors 70 ans), le vieil homme raconta à Dumas sa version de la 1<sup>ère</sup> ascension. Paccard était mort depuis 5 ans, et tous les guides ayant participé aux tentatives et à l'ascension de Saussure étaient morts également, donc il n'y avait plus personne pour le contredire. Balmat s'en donna manifestement à cœur joie ! Et c'est cette histoire – embellie à l'excès – que Dumas publia dans ses *Impressions de Voyage en Suisse* qui eut un succès « européen » tel qu'elle établit la légende de Balmat qu'il surnomma « le Christophe Colomb de Chamouny », en faisant un mythe, aux dépens de Paccard qui n'étant plus là pour se défendre, allait disparaître des mémoires. Pendant plus d'un siècle son nom ne sera plus mentionné lors de toute évocation de la première ascension.

Il est intéressant de noter que la statue de Saussure avec Balmat à ses côtés lui montrant la voie du mont Blanc, érigée en 1887 pour le centenaire de son ascension fut réalisée grâce à une donation de Joseph Agricola Chenal, homme politique de Sallanches, en reconnaissance du rôle majeur de Saussure qui rendit célèbre le massif du Mont-Blanc. Sur son socle figure la mention : « À H.B. de Saussure Chamouny reconnaissant » et au dos la liste des autres contributeurs : les Clubs alpins français, suisse, italien, l'Alpine Club, l'Appalachian mountain club de Boston, la Société du tourisme autrichien et l'académie des sciences de Paris. En 1875, une stèle de granite avec un médaillon de Balmat avait été érigée sur la place de l'église de Chamonix.

Ce n'est qu'en 1932 (le 28 août) qu'un médaillon de Paccard fut placé à l'entrée de la mairie de Chamonix, à l'initiative de l'American Alpine Club, la participation de l'Alpine Club, des Clubs alpins français, italien et suisse, ainsi que d'Henri F. Montagnier. Ils firent don de la stèle à la ville de Chamonix. En même temps, le conseil municipal décida de rebaptiser l'une des principales artères de la ville avec le nom du docteur Paccard. Tous les présidents des Clubs alpins étaient présents, ainsi que trois des hommes dont les recherches permirent de restaurer le véritable rôle de Paccard : H.F. Montagnier, Thomas Graham Brown et le Suisse Heinrich Dübi.

Charles Durier, président du Club Alpin Français, historien, géographe et ami de Joseph Vallot, reproduisit l'histoire de Dumas dans *Le Mont Blanc - 1877*, renforçant la légende en donnant un crédit total aux mensonges de Bourrit et de Balmat, écartant tous les écrits et témoignages de Saussure et depuis, nombreux sont les Français, y compris à Chamonix, et parmi les syndicats des guides qui continuent à croire à cette fable.



*Statue de Paccard Chamonix érigée en 1986, un siècle après celle de Balmat et de Saussure !*

Jacques Balmat est leur héros, ainsi qu'il l'a été décrit sur un site web de guides Français donnant la version de Balmat, *d'avoir trouvé la voie, d'avoir choisi Paccard pour l'accompagner et attester son succès – car la parole du docteur était respectée, Paccard progressant à quatre pattes, placé par Balmat dans un site protégé du vent pendant qu'il allait, seul, au sommet, ainsi de suite*, recopiant presque mot pour mot le texte de Dumas et sans mentionner que Paccard parvint aussi au sommet. Ils terminent leur histoire héroïque ainsi : *“Telle est la statue du héros. Jusqu'à ce jour, elle est restée solidement boulonnée dans le modèle que nous venons de reproduire, malgré les documents qu'on a sortis et les coups de pioche qu'on lui a assésés. Il y a peu de chance pour que les avocats de Paccard arrivent jamais à la renverser. On ne retouche pas la physionomie ni l'histoire des héros de légende.”* (Montagnes, Marcel Rouff 1931, Gallimard).

Rejetant l'évidence, ces gens préfèrent le mythe. Pour eux l'association de Saussure, l'étranger riche et éduqué et le guide chamoniard (que Balmat n'était pas) et chasseur de cristaux est un symbole beaucoup plus attractif que l'association de Paccard et Balmat, deux jeunes hommes aventureux de Chamonix faisant la première ascension à égalité de rôle. Paccard ne convient pas à l'image qu'ils plébiscitent : étant un scientifique amateur et un chamoniard, il ne peut être assimilé à un client, contrairement à de Saussure et aux Britanniques d'Oxford et de Cambridge qui seront les premiers alpinistes, et clients des guides de Chamonix.

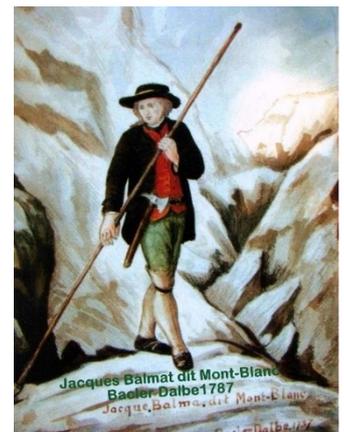
Ils oublient à quel point les familles Balmat et Paccard étaient liées : Paccard épousa une Balmat (10 ans après leur ascension) et son arrière-petit-fils était Adolphe Balmat, guide à Chamonix.

Paccard avait deux cousins, François et Michel Paccard qui participèrent aux premières tentatives. Ses propres capacités de montagnard étaient aussi développées que les meilleurs guides et Jacques Balmat (qu'il dépassait d'une tête, Balmat mesurait 1,62 m contre 1,77 m pour Paccard 'après leurs passeport – voir Thérèse Robache), mais sa principale faiblesse était qu'il était médecin et non un guide, un chamoniard et non un riche visiteur, un scientifique amateur et non un client ! Parmi les auteurs français qui aidèrent récemment à rétablir les faits, Philippe Joutard, professeur d'université et historien, écrit dans son livre *L'invention du Mont Blanc*, 1986, pour le bicentenaire de l'ascension :

*“Paccard était de trop. Le binôme Balmat-Saussure est alors apparu comme le modèle de la cordée, liant le guide Chamoniard au client étranger. Et il ajoute :*

*“Il a fallu un affaiblissement de ce modèle dans la seconde moitié du 20ème siècle, pour que l'exclu retrouve la place qu'il méritait, au sens littéral du terme. Sait-on que les éditions du Grand Larousse de la fin du XIXème siècle et de 1928 ignorent totalement Paccard – tout se passant comme si seul Balmat avait gravi le mont Blanc. Ce n'est qu'avec l'édition de 1960 que le médecin a droit à une petite notice et que l'article « Balmat » reconnaît la légende créée autour du cristallier.”*

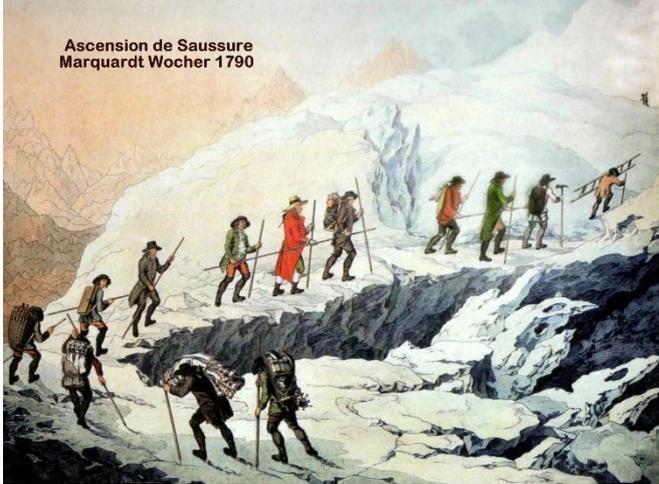
Encore aujourd'hui, de nombreux auteurs Français et guides de montagne, tout en acceptant mieux le rôle de Paccard, écrivent que c'est Balmat qui a découvert la voie, mythe créé par Balmat et reproduit par Alexandre Dumas. Le mieux est de citer H. Dübi qui réagit à la publication du livre de Rochat-Cenise, *Jacques Balmat du Mont-Blanc* (1929) spécifiquement sur cette « invention » (Les Alpes 1930) :



“11° M. Rochat, sur la foi de Balmat et d'Alexandre Dumas, raconte que Balmat, un des derniers jours de juin 1786, monta au Brévent et chercha, au moyen d'une lunette d'approche une route d'accès au Mont Blanc.

Cette assertion de Balmat paraît dans l'interview d'Alexandre Dumas, donc après la mort du docteur. C'est en vérité Paccard qui, à partir de 1783, était monté plusieurs fois au Brévent afin d'étudier avec une longue-vue les flancs du Mont Blanc et trouver la route qu'il devait suivre plus tard avec Jacques Balmat.

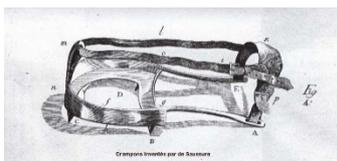
« Marie Couttet, qui avait examiné depuis le Dôme du Goûter les pentes qui montent du Grand Plateau à gauche, les jugea sans espoir. Il me sembla toutefois qu'on devait pouvoir les gravir par une large corniche de neige qui monte raide vers



la gauche. » (Rapport du Dr Paccard à H. B. de Saussure.) Voilà donc le chemin trouvé et le docteur parle même de la route du Corridor, en cas de danger d'avalanches. Le fait est attesté par Paccard lui-même dans un article qu'il envoya au Journal de Savoie qui le publia le 16 septembre 1825. Cet emprunt semble être un des moyens du système de Balmat qui, à force d'être traité en être surhumain, se mit à inventer. (D. P.B., pp. 76, 170, 189, 273 ; St., p. 124.) Il y aurait donc tout au plus assertion contre assertion, mais nous pensons en général que celle de Paccard vaut bien l'autre.

12° Quant aux deux expéditions, soi-disant des 8 et 30 juin, que M. Rochat décrit en détail et auxquelles Balmat aurait pris part contre la volonté des autres guides, il se trouve dans ce récit quelques faits avérés, mais encore plus d'invention. Tout d'abord, il n'y a eu qu'une expédition, celle du 8/9 juin. Il résulte du journal du docteur Paccard qui est basé sur les rapports des guides, des écrits de Saussure, Bourrit et Coxe, et même de certains aveux involontaires de Balmat racontant son histoire, ce qui suit :

Jacques Balmat s'est joint de sa propre initiative à une expédition qui, sur l'ordre du professeur de Saussure, devait continuer la reconnaissance faite à deux reprises dans la direction Dôme du Goûter-Mont Blanc. Deux colonnes devaient à cet effet se rencontrer sur le Dôme, l'une devait monter la Montagne de la Côte, tandis que l'autre ferait le détour par le Col de Voza et l'Aiguille du Goûter. Laquelle des deux arriverait le plus vite au Dôme. Une fois réunis au Dôme, les explorateurs poussèrent une pointe vers les rochers où se trouve maintenant la cabane Vallot. Ils n'y retrouvèrent plus le cairn que Cuidet et Couttet avaient érigé le 17 septembre 1784. Renonçant à se mesurer aux difficultés apparentes de l'arête des Bosses, les explorateurs, sauf J. B., redescendirent par la Vallée de neige et gagnèrent Chamonix le soir même. J. Balmat qui ne s'était pas spécialement fait remarquer dans cette journée, resta en arrière, probablement pour chercher des cristaux. Il ne réussit pas à rejoindre ses camarades et dut rester la nuit sur le glacier au-dessus d'une crevasse que les autres avaient passée en sautant. Il rentra le lendemain sans suite fâcheuse de son bivouac involontaire. Ses exploits se bornent donc à une marche considérable et à un heureux retour fait seul, en suivant, il est vrai, les traces du jour précédent et une route connue. Tout le reste du récit que nous présente M. Rochat : la cavalcade sur l'arête des Bosses, la montée à l'épaule nord-est du Mont Blanc, l'exploration soi-disant à lui seul de la route depuis la Montagne de la Côte jusqu'au Petit Plateau en passant par les Grands Mulets est une fable. M. Rochat a eu tort d'aggraver son accusation de félonie par l'hypothèse que les cinq guides abandonnèrent Balmat pour se venger d'un importun et pour se débarrasser d'un rival. Quant à Couttet, tout particulièrement, M. Rochat l'accuse d'un manque d'amitié pour avoir « lâché » son compagnon de nombreuses courses. Or, ces courses en commun avec Balmat n'existent que dans l'imagination du dit auteur (H Dübi Les Alpes 1930)<sup>4</sup>.



À l'époque de l'ascension du mont Blanc, Balmat n'était pas guide (ils existaient, sachant que leur rôle essentiel consistait à emmener des touristes sur la mer de glace et jusqu'au glacier de Talèfre – terrain favori des chasseurs de cristaux, mais pas encore pour gravir des sommets), mais pour ce jeune paysan, travaillant sur les terres de son père, son unique

<sup>4</sup> Voir aussi 5.8. La tentative des guides par le Dôme du Goûter (1786) par Paccard.”

ambition était l'attraction de gagner l'importante somme d'argent promise par de Saussure à tout guide qui trouverait la voie au sommet, ce qui lui permettrait à lui et à sa jeune femme de sortir de la pauvreté. Ce fut la motivation principale qui le poussa à aller au sommet du mont Blanc.

Pour mieux le comprendre, il faut juste un moment imaginer la dureté de la vie de ces hommes vivant dans une vallée enfermée entre les plus hautes montagnes d'Europe.

Si finalement il accompagna Paccard, c'est parce que ce dernier n'avait aucune intention de réclamer une part de la récompense, laissant la totalité à Balmat, le payant pour son service de porteur. Il lui remit aussi un louis d'or de la part de von Gersdorf, sommes qui furent considérablement augmentées par la souscription de von Gersdorf en Allemagne dont il envoya les sommes collectées à Bourrit afin de les remettre à Balmat. Bourrit conserva un tiers de la somme, prétendant qu'il l'utiliserait pour couvrir les coûts d'une brochure à la gloire de Balmat ! Du Bourrit tout craché. Balmat réclama par l'intermédiaire d'un avocat, M. Wallner, la restitution de l'argent dû car il n'avait jamais demandé qu'une telle brochure soit publiée et pour seule récompense, Bourrit lui avait demandé de le guider jusqu'au sommet du mont Blanc. Quelque fut la rapacité de Balmat et de Bourrit, Paccard, l'explorateur avide de découvertes et de gloire décrit par Durier et tant d'auteurs français est une fiction. Son ambition était d'être reconnu comme un scientifique dans les pas de Saussure. L'alpinisme n'existait pas encore, et le seul intérêt de gravir le mont Blanc était purement scientifique.

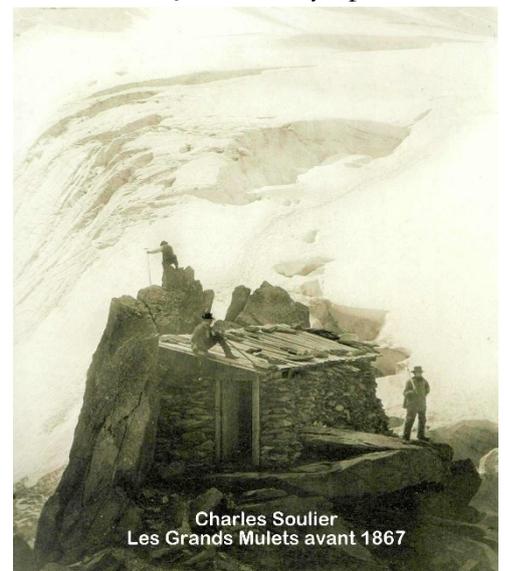
Le choix du mont Blanc par de Saussure venait de sa croyance que les montagnes révélaient la structure de la terre, de l'atmosphère et du « *grand processus de la construction du monde* » et non d'un amour des paysages ou d'une envie irrépressible d'aventure. Tous les guides chamoniards (et de Saint Gervais) qui tentèrent de gravir le mont Blanc, à l'exception de Paccard, le scientifique et le plus éduqué d'entre eux, étaient comme Balmat motivé par la récompense de Saussure et la gloire qu'ils en retireraient.

En lisant l'histoire de la 1<sup>ère</sup> ascension du mont Blanc, pour bien la comprendre ainsi que les personnalités impliquées, leurs motivations et bien sûr leur courage, intrépidité et force physique, sans oublier leurs intérêts conflictuels, l'on doit avoir à l'esprit la situation sociale et économique d'alors, les façons de penser à l'époque et les mentalités des personnes impliquées. La lire avec des yeux d'aujourd'hui ne peut conduire qu'à des incompréhensions.

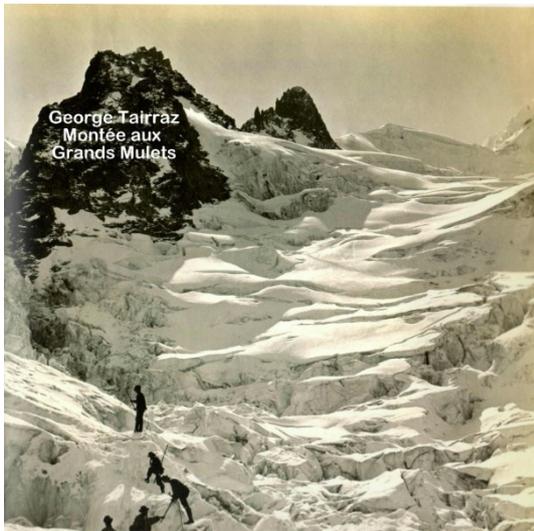
#### 4. L'ALPINE CLUB RÉTABLIT LA VÉRITÉ

##### Une chaîne extraordinaire de gentlemen

Pendant près d'un siècle, des alpinistes, membres de l'Alpine Club, se succédèrent dans le seul but de rechercher la vérité et de rétablir le vrai rôle du docteur Paccard. Cela commença avec Whymper en 1879 (alors dans la cinquantaine). Préparant son « *Guide to Chamonix and the range of Mont Blanc* » (1896) il rencontra Henri de Saussure, le petit fils du grand scientifique qui lui donna accès aux archives de son grand-père, où il trouva entre autres les correspondances avec le Journal de Lausanne comprenant le certificat signé sous serment par Balmat. « *M. Henri de Saussure, petit-fils du célèbre professeur, dans un discours très documenté éleva la voix pour défendre la renommée du docteur Paccard contre les insinuations d'une légende qui menaçait de devenir classique... il avait trouvé dans les papiers de son grand-père des lettres et des notices qui prouvaient que le docteur Paccard était un caractère sympathique, un alpiniste de beaucoup de mérite et un homme capable de comprendre la mission de la science et de la poursuivre avec abnégation.* » (H Dübi Les Alpes 1939). Whymper écrivit une lettre à tous les habitants de la vallée de Chamonix et de l'Arve, demandant des informations sur le récit de Michel Paccard de son ascension, laquelle ne reçut aucune réponse. Whymper publia son guide, se basant sur le seul récit écrit disponible, celui de Dumas, rajoutant toutefois le certificat signé par Balmat et notant qu'à sa grande surprise il contredisait toute l'histoire que Balmat avait raconté à Dumas, ajoutant que pendant un siècle le nom de Paccard était tombé dans l'oubli et posant la question : « *Mais qui est ce docteur Paccard ?* » (*A guide to Chamonix and Mont Blanc* - p.30). D'autres membres de l'Alpine Club allaient reprendre la quête de la vérité.



Le premier texte important vint de **Charles Edward Mathews** (1834 – 1905), président de l'Alpine Club, co-fondateur et premier président du Climber's club, avec ses *Annals of Mont Blanc* (1898). Mathews avait obtenu le journal de Paccard de son petit-fils, Ambroise Adolphe Balmat, qu'il utilisa abondamment dans son livre (il le remit plus tard à l'Alpine Club où il est précieusement conservé). Il sera suivi par l'alpiniste et universitaire suisse, **Heinrich Dübi**, avec son *Paccard wider Balmat* (1913), puis par **T. Graham Brown & Sir Gavin de Beer** avec *The First Ascent of Mont Blanc* (1957), livres jamais traduits en français et largement ignorés par les Français. Également un nombre important d'articles clés ont été publiés dans l'Alpine Journal (publication annuelle de l'Alpine Club), en particulier de **Henri F. Montagnier**, américain d'origine franco-britannique, membre de l'Alpine Club. Ami de **Whymper**, il reprit ses recherches, retrouva une copie de la souscription de Paccard annonçant la publication de son récit ; puis, travaillant avec Dübi, ils résolurent le dernier point laissé de côté par Mathews, qui de Paccard ou de Balmat découvrit la voie.



En même temps, un membre éminent du CAF, **Henri Ferrand** écrivit un remarquable article dans *La Montagne* (N°9, 1912). Basé sur les éléments trouvés par Mathews et Montagnier, il analysa en détail le rôle perfide joué par Bourrit dans son utilisation de Balmat pour discréditer Paccard, contredisant la glorification de Balmat que fait Durier dans son livre *Le Mont Blanc* et démontrant que Paccard avait été le seul à découvrir la voie au sommet – ce que Mathews n'avait pas réussi à faire – grâce aux lettres publiées par Bourrit et Paccard, en réplique, dans le *Journal de Lausanne* qui se termina par la publication des certificats signés sous serment par Balmat (*Journal de Lausanne* N°24 12 mai 1787), ce qui stoppa les attaques de Bourrit qui ne pouvait réfuter le propre témoignage de Balmat

contredisant en totalité sa version publiée des rôles respectifs des deux hommes.

Une découverte clé fut faite par **Douglas William Freshfield** (un historien distingué, président de l'Alpine Club et de la RGS) qui publia dans son livre "*The life of de Saussure*" (1920) le récit de Saussure écrit dans son journal, basé sur le récit que lui en fit Paccard, oralement, 14 jours après l'événement (p214-216). Il complète parfaitement les autres documents écrits à l'époque et en particulier les certificats signés par Balmat.

Parmi tous ces éminents alpinistes et historiens de l'Alpine Club, l'un d'eux **Ernest Hamilton Stevens** (1864-1945), professeur à l'université de Londres, complétera la recherche de la vérité en publiant dans le Journal de l'Alpine Club de 1929 une reconstitution magistrale du récit perdu de Paccard, en utilisant son journal et de nombreuses correspondances et témoignages, particulièrement ceux de Saussure, Bourrit, von Gersdorf, et ceux trouvés par Douglas Freshfield, Dübi, etc...

En lisant le récit de Paccard de son ascension avec Balmat, il faut se rappeler qu'ils n'avaient pas de corde, juste un long 'bâton' ferré, long de 2,50m et qu'ils étaient chargés entre autres de l'équipement scientifique de Paccard dont un baromètre au mercure fragile et encombrant dans une longue boîte en bois. Ils atteignirent le sommet après 14 heures et demie de montée continue, franchissant des pentes à 40° et Paccard effectua ses mesures pendant les 35 minutes qu'ils restèrent au sommet, dans un froid glacial ! Leur exploit était magnifique, au-delà de toute polémique.

Vous trouverez en annexe l'essentiel de la reconstitution de E.H. Stevens. J'ai exclu les descriptions des expériences effectuées par Paccard (comme par de Saussure) pour me concentrer sur le récit même de l'ascension, mettant de côté également les notes de bas de page de Stevens qui sont aussi longues que son texte et qui donne une analyse digne de Sherlock Holmes sur en particulier les preuves des mensonges de Bourrit et de Balmat.

Les lecteurs intéressés devront lire l'article complet de Stevens dans l'Alpine Journal (1929), sachant qu'une traduction partielle en français de Claire-Eliane Engel a été publiée dans le magazine Alpinisme du GHM en 1934. Ce document oublié depuis par la plupart des auteurs français a été complètement publié dans le livre de Jacques Perret and Michel Jullien que j'ai traduit *Mont-Blanc Premières ascensions* (1770-1904), - éditions du Mont Blanc – 2013.

Le travail de tous ces Sherlock Holmes/Historiens/gentlemen de l'AC fut couronné par un livre complet sur le sujet, *The First Ascent of Mont Blanc* écrit par **T. Graham Brown** (célèbre pour ses premières de la Sentinelle Rouge, La Poire et La Major) et **Sir Gavin de Beer**. Ils complétèrent les nombreux documents dont certains avaient été incomplètement analysés apportant de nouvelles preuves des nombreux mensonges de Bourrit et de Balmat.

Deux exemples clé de ces découvertes confondant le fable racontée par Balmat à Dumas :

- La prétention de Balmat d'avoir découvert la voie par le grand Plateau. Dans son livre *Relation abrégée d'un voyage à la cime du mont Blanc* (et reproduit dans toutes les éditions de son *Voyages dans les Alpes*, de Saussure écrit : "... Lorsque je me représentais le Dr Paccard et Jacques Balmat arrivant, les premiers au déclin du jour dans ces déserts [le Grand Plateau], sans abri, sans secours, sans avoir même la certitude que les hommes puissent vivre dans les lieux où ils prétendaient aller... » Si Balmat avait été sur le Grand Plateau auparavant, il l'aurait dit à de Saussure. Voilà encore une preuve flagrante que Balmat prétendant avoir gravi le Grand Plateau lors de la tentative des guides par le dôme du Goûter est une pure invention. Cela est encore plus évident avec sa déclaration à Dumas d'avoir vu Courmayeur en approchant du sommet, et avoir entendu l'aboïement d'un chien ! À l'époque où bien peu de personnes avait gravi le mont Blanc, une telle fable pouvait passer, mais après de nombreuses ascensions, il devint évident à tout un chacun qu'il ne pouvait s'agir que d'une blague « chamoniarde » car du mont Blanc il est impossible d'apercevoir Courmayeur et encore moins entendre l'aboïement d'un chien !

- Balmat déclarant à Dumas que le Dr Paccard était si fatigué qu'il dût le traîner jusqu'au sommet. Dans son journal, de Saussure écrit : "... Quand ils furent arrivés à la plaine dont j'ai parlé [le Grand Plateau] le guide [Balmat] lui déclara [Paccard] qu'il n'iroit pas plus avant à moins qu'il ne passa de temps en temps le premier à son tour pour rompre la neige, et il le fit en alternant jusqu'à la cime." C'est donc l'inverse qui est vrai, comme Balmat l'écrivit lui-même dans le certificat qu'il signa sous serment (p.6) et comme les observateurs, tel le baron von Gersdorf, le virent et l'attestèrent.

## 5. EN FORME DE CONCLUSION

### 5.1. L'avis des « gentlemen » de l'Alpine Club

Quoi qu'il en soit, comme l'écrivit Eric Shipton :

*« Leur ascension fut une réalisation stupéfiante de courage et de détermination, l'une des plus grandes dans les annales de l'alpinisme. Elle fut accomplie par des hommes qui non seulement étaient en terrain inconnu, mais sur un itinéraire considéré comme impossible par les guides. »*

T. Graham Brown et Sir Gavin de Beer qui ont si magistralement analysé les mensonges de Balmat, n'ont jamais "condamné" l'homme, honorant sa prouesse et terminant leur livre en citant Lord Minto qui écrivit dans son journal <sup>5</sup> du vivant de Balmat, mais avant que la légende ne renaisse avec l'aide de Dumas :

*« Quelle que soit la part précise de chacun dans la découverte de la voie, tous deux ont, sans contestation possible, le droit de revendiquer l'honneur d'avoir réalisé l'une des plus audacieuses des entreprises jamais réalisées, et d'avoir eu l'audace d'affronter le danger d'une nuit passée dans la neige à une altitude où l'opinion établie était qu'il était impossible de survivre au froid. »*

### 5.2. Horace Bénédicte de Saussure

Quant à Horace Bénédicte de Saussure, Paul Guichonnet de l'Université de Genève écrivit en 1988 dans *Le Globe* (La revue géographique de Genève) : *« Nous avons célébré dans l'année 1987 le 200ème anniversaire de l'ascension de Saussure au Mont Blanc... Cela nous permet de mesurer mieux encore la stature exceptionnelle de ce personnage qui, bien davantage que le Chamoniard Balmat et même le médecin Paccard, les premiers vainqueurs de la montagne en 1786, mériterait d'être appelé « Saussure du Mont-Blanc... »* ajoutant ensuite : *« L'astucieux cristallier de Chamonix exploitera son ascension -au demeurant tout à fait méritoire – sur le plan matériel en se prévalant auprès des touristes, pendant 47 ans après son ascension, de son fameux titre de 'Balmat du Mont Blanc', titre dont les recherches que j'ai faites aux Archives de Turin, me laissent penser qu'il n'est pas du tout sûr que le roi de Sardaigne le lui ait effectivement décerné. »* (Il faut savoir que l'ajout d'un tel terme au nom d'un guide était courant dans la vallée de Chamonix, ainsi Jean-Michel Cachat *dit le Géant* (le premier à avoir traversé le col du Géant), Jean-Baptiste Lombard *dit le Grand Jorasse*, Charlot Charlet *dit Mercure* ou Alexis Tournier *dit l'oiseau*, sans compter l'ajout d'un nom de lieu pour les différencier comme Balmat *des Beaux* et Balmat *des Barrats*).

T. Graham Brown et Sir Gavin de Beer furent étonnés que ce grand scientifique pensant que Paccard pouvait être une menace scientifique, adopta finalement la fausse histoire de Bourrit contenue dans son pamphlet et dans la quatrième version de *Voyages dans les Alpes* de Saussure. Comme ils l'écrivent : *« Un homme, le Professeur de Saussure, pouvait tuer le mythe à sa racine et aurait dû le faire... Comme un homme de science impartial, c'était son devoir d'établir la vérité et de la défendre activement. Peut-être que sa jalousie du docteur Paccard a pris le pas sur sa conscience... mais quoi qu'aient pu être les facteurs qui l'ont motivé, il n'est pas facile de lui pardonner la manière dont finalement il a fermé les yeux sur l'attaque (venimeuse) de Bourrit, et si clairement que l'on peut presque dire qu'il la supportait. »*

Ils démontrèrent que dans ses livres de Saussure ignora les explorations clés de Paccard comme Bourrit l'avait fait : en juin 1784, la première exploration du glacier du Géant afin de trouver une voie d'approche au mont Blanc, et en septembre 1784, sa tentative par le dôme du Goûter avec son guide habituel, Henri Pernet, la première exploration de ce versant où ils parcoururent 45 kilomètres en 36 heures, grimpant à plus de 4000 m, *« un exploit stupéfiant. »* Finalement de Saussure se rangea du côté de Bourrit. *« à cette époque, Bourrit était une puissance montante dans le camp opposé, le parti des Natijs... de Saussure, modéré par nature et conciliant, avait des raisons politiques justifiant d'éviter une rupture avec Bourrit, et en conséquence, il s'abstint de contredire sa version... Je pense aussi que de Saussure tenta de raconter une partie de la vérité mais toujours sans aller jusqu'à contrarier Bourrit qui n'a jamais montré de ressentiment envers la priorité des guides et des chasseurs, le réservant aux amateurs [tel que Paccard]. (Graham Brown, AJ 57 1949).*

---

<sup>5</sup> AJ 1892 N° 16, p. 148 In 1830 Lord Minto gravit le Breithorn avec neuf guides de Chamonix, dont Ambroise, le fils de Michel-Gabriel Paccard.

Et la légende est toujours bien vivante aujourd'hui. Un exemple : dans l'édition de 1979 des *Premières ascensions au Mont-Blanc* (La découverte/Poche) de Saussure, il n'y a plus que deux phrases sur la première ascension, attribuant la découverte de la voie à Balmat qui aurait offert à Paccard « *d'être son guide* » (p. 187) ! La plupart des livres, bandes dessinées, documentaires de la télévision que l'on peut lire ou voir aujourd'hui continuent à perpétuer le même mythe, leur héros étant exclusivement Balmat. Aucun de ces auteurs n'ont pris le temps de lire Matthews, Dübi, Montagnier, E.H. Stevens ou Graham Brown et sir Gavin de Beer et ne s'y réfèrent jamais sauf certains pour les écarter d'un revers de main méprisant. Et la plupart croient sincèrement à ce qu'ils racontent ! Je suppose que si nos gentlemen de l'Alpine Club avaient eu leurs livres traduits en français, l'histoire ne serait pas la même.

### 5.3. Jacques Balmat

#### 1. L'argent

Si Jacques Balmat exagéra son rôle au préjudice de Michel Paccard on aurait tort de ne pas continuer à célébrer son exploit au même titre que son compagnon, mais avec un éclairage différent, alors et ensuite, car s'il devint guide à l'occasion, il resta un chasseur de trésors toute sa vie. Jacques Balmat est un héros ambigu. Il était motivé par l'avidité du pauvre ouvrier agricole qu'il était, désirant une vie meilleure. En lisant cette histoire, on ne doit pas oublier qu'il n'était pas guide et que Paccard l'avait recruté comme « ouvrier ». La récompense de Saussure également n'était pas aussi importante que d'aucuns l'avaient cru : 48£. Cela explique que Jacques Balmat ne voulut jamais la partager contrairement aux guides impliqués dans les tentatives et desquels en conséquence il était mal vu. Il ne s'attendait pas à recevoir en fait de 10 à 15 fois plus, grâce à l'appui de Paccard, de Saussure et à la générosité de von Gersdorf et ses amis : soit près de 700 £, dont 240 £ alloué par le royaume de Sardaigne. Il faut noter que la raison de cette allocation était : « ... *que cette brillante action amènera un grand nombre de voyageurs visiter les glaciers et enrichira la province...* » note du ministère des finances du royaume – *The Summits of modern man* P.H. Hansen p.96. Il est difficile d'évaluer la somme en euros d'aujourd'hui, mais cela ne représente guère plus de 12 000€ et pour la prime de Saussure à environ 1 000€. Mais alors 80% à 90% des dépenses d'un ménage moyen était consacré au poste alimentaire contre 15% aujourd'hui, donc en pouvoir d'achat cela devait représenter 5 à 6 fois plus.

#### 2. Le certificat - son authenticité

Dans le certificat officiel qu'il signa du récit de l'ascension, Balmat déclare : « ... *je désirai redescendre, comme je l'avais promis, pour être de secours à ma femme et à un enfant que j'avais laissé malades [ce dernier est mort le 8 août], M. Paccard a pris mes représentations pour des excuses.* » T. Graham Brown et Sir Gavin de Beer en concluent que jamais le médecin Paccard n'aurait cru à des excuses s'il avait su la gravité de l'état de l'enfant, ce qui prouve que Balmat le lui a caché. La raison est claire : S'il l'avait su, Paccard aurait retardé sa tentative et si Paccard était le découvreur de la voie, pour lui ce délai n'avait aucune conséquence car il l'aurait alors faite sans Balmat, avec Pernet, son guide habituel. En revanche pour Balmat un report aurait été fatal en lui faisant perdre sa chance de toucher la prime de Saussure.

C'est une des raisons qui fera dire à Balmat que Paccard l'avait forcé à signer ce certificat et qu'il avait été dicté par lui. T. Graham Brown et Sir Gavin de Beer, dans leur analyse approfondie concluent que jamais Paccard n'aurait écrit ce récit officiel en ces termes et qu'au contraire il reflète tout à fait l'homme qu'était Balmat (p. 223 *The First Ascent of Mont Blanc*). Devant contrer l'attaque de Bourrit, s'il avait rédigé le certificat, Paccard aurait utilisé des phrases telles que : « *Moi, Balmat, jure que le docteur Paccard n'a jamais refusé d'avancer, ne s'est jamais arrêté plus de quelques secondes pendant l'ascension finale jusqu'au sommet ; et je ne suis pas allé d'abord seul au sommet et redescendu le chercher, mais il est parvenu au sommet avant moi.* ». Les mots écrits dans le certificat sont très proches mais indirectement : « *je tirai sur la gauche pour éviter une pente de neige rapide que ledit M. Paccard franchit avec courage pour parvenir droit à la cime du Mont Blanc. Le contour que je fis me retarda un peu, et je fus obligé de courir pour être presque aussitôt\*<sup>6</sup> que lui à la dite cime.* » Comme l'écrivent T. Graham Brown et Sir Gavin de Beer, ce n'est pas ainsi que Paccard aurait écrit, mais c'est ce que l'on peut attendre de Balmat qui se sentirait responsable, au moins en partie, de l'histoire publiée par Bourrit et qui tenterait de minimiser sa rétractation. La preuve dans le certificat que la voie empruntée était celle de Paccard est aussi claire :

---

<sup>6</sup> Prouvant que Paccard arriva le premier au Sommet et que plus tard ce que Balmat raconta à Dumas n'était qu'une fable.

« Comme il avait dessein d'aller du côté de la montagne de la Côte, dont nous avions cru voir la route impraticable, le 8 juin passé, depuis le Mont Blanc, je doutai du succès de son entreprise ; mais il me dit qu'il avait pris connaissance de ces lieux depuis trois ans, avec des lunettes d'approche... Il ne voulut pas suivre la route que nous avions tenue lors de notre dernière tentative, mais il tira droit au milieu de la plaine qui est au-dessus du glacier des Bossons. Il me traça lui-même sa route nouvelle en me précédant dans une pente rapide qui est au pied du Grand Mont Blanc. »

Ainsi Balmat pensait qu'une autre tentative par la montagne de la Côte était vouée à l'échec, mais fût rassuré par Paccard : il ne prendrait pas la voie du dôme du Goûter, utilisée peu de temps avant, mais rejoindrait directement le Grand Plateau ; Paccard démontra « sa route nouvelle » en prenant la tête pour surmonter les Rochers Rouges.

### 3. Témoignage du docteur Martin Barry

Jusqu'à la fin de sa vie Balmat persista dans sa prétention d'avoir découvert la voie et d'avoir été le premier au sommet, et le certificat qu'il avait signé a dû peser lourdement sur sa conscience longtemps après que les autres personnes impliquées l'eurent oublié. C'est sans doute la raison qui lui fit raconter à ses enfants qu'il s'était fait avoir par Paccard, ce que l'on retrouve entre autres dans une lettre de son fils Gédéon au docteur Auguste Le Pileur (26 janvier 1839).

T. Graham Brown cite que quelques semaines avant la mort de Balmat, en 1834, le docteur Martin Barry, membre de l'Alpine Club, après avoir fait l'ascension du mont Blanc accompagné de six guides dont Joseph Marie Couttet, organisa une fête invitant les guides de Chamonix à célébrer son ascension, et Balmat était présent : « il raconta... une nuit passée seul, dans une tempête, sur le glacier » - une nuit et non les « quatre nuits et six jours » de ses dernières rododromes. Avec tous les guides présents, il ne pouvait s'écarter trop de la vérité, et avec l'aveu de cette seule nuit de bivouac il confessa involontairement la fable de son exploration et de sa « découverte ». (T. Graham Brown p.292 *The First Ascent of Mont Blanc* extrait de : *Martin's Barry's ascent to the summit of Mont Blanc in 1834*, London 1836, p.77).

### 4. Le contexte politique

L'âpreté au gain de Balmat explique aussi qu'il mentit en prétendant avoir découvert la voie, de peur que de Saussure ne lui verse pas la récompense. Avec cet argent, il se fit construire une maison aux Pèlerins et acheta des terres à son père en avance d'héritage, suffisamment pour améliorer sa vie et passer du statut d'ouvrier agricole à celui de propriétaire, mais cela ne fit pas de lui un homme riche. Il continua ainsi à parcourir les montagnes à la recherche de cristaux et d'or, bien plus qu'à guider des prétendants au sommet du mont Blanc. Il faut se rappeler que la Révolution française, puis l'Empire freina fortement les activités alpinistiques jusqu'en 1815, lorsque le duché de Savoie retrouva ses terres. Les philosophes et les touristes de l'époque avaient bien d'autres soucis en tête que de venir faire des pèlerinages aux Glacières. Même ensuite l'activité des guides en haute montagne restera limitée jusqu'à la seconde partie du siècle et la création des clubs alpins : aucune ascension n'eut lieu après 1788 pendant quatorze années, moins d'une ascension du mont Blanc eut lieu tous les trois ans jusqu'à la mort de J. Balmat en 1834, et seules 52 cordées atteignirent le sommet jusqu'en 1850, soit en 64 ans. Pas assez pour permettre aux guides de haute montagne de vivre de ce nouveau métier. Balmat fit 7 ascensions du mont Blanc (H. Dübi) dont 4 en 1786 et 1787.

Ainsi, les activités principales de Balmat comme des « guides » restèrent leur travail de paysans, occasionnellement celui de guides à l'aide de mulets emmenant des touristes aux Glacières, sans oublier la chasse aux cristaux et pour Balmat, à l'or. Balmat perdit la vie à 72 ans en cherchant de l'or, lors d'une chute dans un lieu très exposé, ce qui démontre sa nature aventureuse profonde. Un film a été réalisé par un guide de Chamonix, Denis Ducroz, pour le bicentenaire de la première ascension en 1986 où il montre très bien et avec subtilité les motivations qui animaient les deux hommes, tenant compte de leur statut social très différent.

<https://www.youtube.com/watch?v=8oJkxbJJuXk>

Quant à l'avenir de cette controverse, je citerai Louis Seylaz dans sa revue du livre *The First Ascent of Mont Blanc* (AJ62 1957) qui, avec toute sa sagesse, se posait la question : «... *Le livre de T. Graham Brown et Sir Gavin de Beer, malgré ses lumineuses et irréfutables démonstrations, réussira-t-il à la tuer [la légende] ? Qu'importe. La recherche de la vérité est aussi un besoin immortel au cœur de l'homme. Et cette quête est encore plus belle d'être gratuite.* »

## 5.4. La bagarre du 9 juillet 1787 entre Balmat et Paccard

3 semaines avant l'ascension de Saussure et 8 mois après avoir signé son récit de l'ascension sous serment, une bagarre eut lieu le 9 juillet 1787 dans les rues de Chamonix entre Balmat, accompagné de membres de son clan, et Paccard, lui-même accompagné de plusieurs membres de sa famille. Balmat accusa le docteur de l'avoir obligé à signer le certificat de son récit de l'ascension (à ceux qui l'accompagnait il avait déclaré au préalable à l'auberge Couteran que le docteur lui avait fait signer une feuille en blanc prétendant que Paccard avait écrit le texte lui-même, se contredisant donc une fois en face du docteur en oubliant son accusation gravissime de faux que ses compagnons lui avaient demandé de répéter à Paccard). Le docteur (qui faisait une tête de plus que Balmat) perdit son sang-froid, le frappa de son parapluie et le jeta à terre. De Saussure présent à Chamonix calma le jeu et ne parla jamais de l'incident. Bourrit arrivé le lendemain fera de même, alors que s'il y avait eu le moindre soupçon de véracité dans cette accusation, il s'en serait emparé pour ternir définitivement l'image du docteur et se débarrasser de ce concurrent potentiel honni. De même, ni Balmat ni aucune des personnes présentes ne porta plainte. Il faut également comprendre qu'un faux établi sur un document officiel avec la signature de témoins et dans un lieu officiel (chez le notaire de Chamonix, le père de Paccard) aurait été considéré comme un crime extrêmement grave, puni très sévèrement (voire de pendaison d'après T.G. Brown et sir Gavin de Beer, sans doute dans le cas où la sécurité de l'état était mise en jeu) et qui pouvait également se retourner contre un accusateur n'apportant pas de preuve certaine. En 1803, Balmat tentera de « vendre » cette énième invention malveillante au scientifique genevois H.A. Gosse qui voulait écrire sa biographie et à laquelle il renoncera après un échange de correspondance sur ce point précis. Stevens démontrera cette accusation empoisonnée de Balmat (voir AJ 1929 p 143 et 144) et T. Graham Browne et sir Gavin de Beer firent une analyse détaillée du sujet, montrant que seul Balmat avait pu écrire le texte du certificat (voir *The First ascent of Mont Blanc* (p220-226 et 232-235) et que cette accusation n'était qu'une pure invention de plus de la part de Balmat. Quoi qu'il en soit, cette date marqua la fin des relations entre de Saussure et Paccard qui se montra très froid avec lui lors de leur dernière rencontre, après que de Saussure lui ait dit qu'il ne voulait pas de lui lors de son ascension au sommet et ayant trouvé son attitude bien trop indulgente vis-à-vis de Balmat, de ses mensonges, et après son odieuse accusation.

## 5.5. Michel-Gabriel Paccard



Paccard par Bourrit

Pendant la période révolutionnaire, Michel-Gabriel Paccard, outre sa fonction de médecin de la vallée, fut nommé juge de paix, devint maire en 1794 et fut nommé notaire en 1818 par Victor Emmanuel 1<sup>er</sup>, reprenant la charge de son père. Il décéda à 70 ans en 1827, 7 ans avant Jacques Balmat. Les récits de ceux qui firent l'ascension du mont Blanc de son vivant raconte l'excellence de ses conseils et sa générosité pour leur avoir prêté ses instruments de mesure que souvent ils lui rendirent cassés. Comme l'écrivit Stevens, « *c'était un homme de culture et de science, aux capacités aigües d'observation et de déduction, intéressé par la botanique, la géologie et la physique. Il possédait un étonnant éventail d'instruments scientifiques qu'il utilisait avec précision et intelligence. Les récits de ses propres ascensions sont remarquables d'objectivité, et directs, sans aucune exagération ni vantardise. Ils sont à des lieux de la grandiloquence de Bourrit et ses précisions scientifiques se comparent bien avec celles de Saussure... Comme alpiniste, Paccard a affronté le plus grand problème de son époque et a apporté à sa solution une combinaison d'esprit d'entreprise, de courage, de jugement affirmé, d'endurance, de constance et de rapidité qui me semble en ce qui me concerne, sans aucun équivalent parmi les amateurs ou même les guides de son temps, et cela pendant longtemps. Ayant résolu son problème, il laissa l'arène à ses successeurs, prenant toutefois le plus grand intérêt à leurs réalisations comme le montre son journal...* »

C'est à Michel-Gabriel Paccard que doit revenir le dernier mot. En 1823, il écrivit : « *J'aurais pu obtenir des réparations judiciaires de ceux qui m'ont voulu faire envisager comme criminel pour avoir osé faire le premier une ascension dont ils se réservaient la gloire ; mais on m'a dit qu'il y a plus de grandeur d'âme en préférant de supporter les outrages plutôt que de nuire en les faisant punir, que la vraie gloire et le mérite consistent à supporter les injures et non à les venger.* »

# DEUXIÈME PARTIE – Narration de Paccard et Annexes

## 1. LA NARRATION PERDUE DE PACCARD

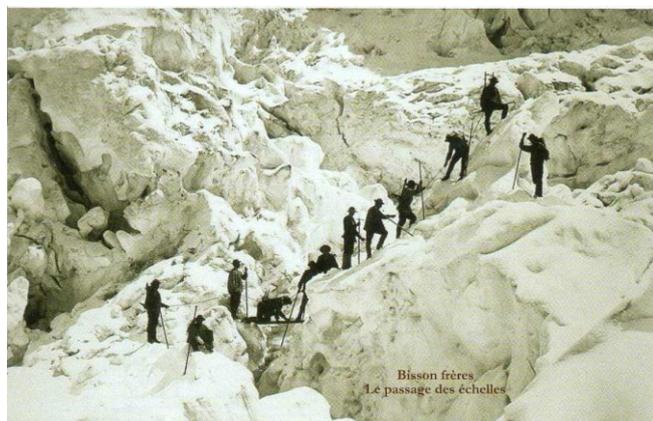
Ceux qui voudraient aller plus loin devront lire les textes publiés par Stevens dans l'Alpine Journal de 1929 et celui de 1930 qui incluent ses nombreuses notes de bas de page indiquant ses sources, des informations complémentaires ainsi que les mesures scientifiques de Paccard.

### 1.1. Mon intérêt pour le mont Blanc. 1ère tentative des guides (1775).

Je suis né et j'ai grandi dans la vallée de Chamonix, aussi ses glaciers et ses sommets me sont familiers depuis mon enfance. Mon père y a longtemps habité, il était le notaire du village. Il nous a donné, à mes frères et à moi une bonne éducation, un de mes frères est entré dans les ordres, l'autre dans la magistrature, et comme j'étais passionné de science, particulièrement de botanique, j'ai choisi la médecine. À la fin de mes études de médecine à Turin et à Paris, ayant obtenu le diplôme de docteur en médecine, je suis rentré chez moi pour y exercer ma profession. Rapidement, j'ai étudié la nature jusque dans ses derniers replis, admirant ses plus petites productions, contemplant son spectacle entier ; je fermais souvent avec plaisir les livres, sortant tout content de mon cabinet pour ne lire que dans le livre de la nature. Je constituai une collection de plantes et de minéraux, fis de nombreuses observations géologiques, et effectuai des relevés barométriques pour déterminer des altitudes. En 1781, je publiai un article dans le *Journal de Physique de Paris*, sur les causes des diverses dispositions des strates rocheuses et, en 1785, j'eus l'honneur d'être élu membre correspondant de l'académie royale des sciences de Turin.

Dans le même temps, mon attention s'est portée sur le problème de l'ascension du mont Blanc. Depuis mon adolescence, j'étais, bien sûr, conscient du fait que Monsieur de Saussure de Genève, après ses premières visites à Chamonix, pendant sa jeunesse, en 1760 et 1761, avait offert une récompense à quiconque découvrirait un itinéraire permettant d'atteindre le sommet. Il ne se passa rien jusqu'en 1775, lorsque mes cousins François et Michel Paccard, avec Tissay et Couteran, firent une tentative sérieuse pour en réaliser l'ascension. À ce moment-là, j'étais éloigné de Chamonix, mais un compte rendu complet, basé sur les informations données par Couteran, figure dans le livre de Bourrit.

La caravane dormit en dessous de la Montagne de la Côte, et, le lendemain, suivit un passage jusqu'au



sommet de cette crête, puis traversa le dédale de crevasses à la jonction des glaciers des Bossons et de Tacconnaz, en direction des rochers des Grands Mulets. Après avoir reconnu ces rochers, ils continuèrent plus haut sur le glacier, suffisamment haut pour voir le Buet au-delà du Brévent, ainsi que le lac de Genève. Ils marquèrent le pas quand les pentes de glace devinrent plus raides, gagnés par la lassitude due à la chaleur dans cette combe neigeuse. À cause de cette fatigue et de l'arrivée du mauvais temps, ils durent faire demi-tour.

### 1.2. Deuxième tentative des guides (1783).

Quelque temps après mon retour dans la vallée, le 12 juillet 1783, le Grand Jorasse, Joseph Carrier et Marie Couttet sont partis pour le mont-blanc. Ils sont allés coucher à la montagne de la Côte, ont eu bon traverser le glacier des Bossons, mais ils ont trouvé le rocher [des Grands Mulets] difficile, pourri, et sont allés jusqu'à l'arc de neige qui y voûte le premier rocher du pied du petit ou second mont-blanc [Dôme du Goûter], où il a pris mal à Marie Couttet. Le soleil arrivant environ huit à neuf heures du matin, ils sont redescendus. Le soleil leur a fait plus de peine. Ils ont été pustulés. En montant, la neige était dure, et molle en descendant, vers midi. Ils se sont laissés glisser sur le dos. Ils sont venus dormir un peu sur la montagne de la Côte. Dans le tome 2 des *Voyages dans les Alpes*, publié l'année dernière

(1786) par Monsieur de Saussure, ce dernier ajoute qu'ils avaient perdu tout appétit, et que le Grand Jorasse lui avait dit avec le plus grand sérieux que s'il devait faire une nouvelle tentative par cet itinéraire, il ne prendrait rien d'autre qu'un parasol et un flacon d'eau de senteur. Monsieur de Saussure en conclut qu'une ascension par cette voie était sans espoir.

### 1.3. Ma première tentative (avec M. Bourrit) (1783).

En septembre de la même année (1783), M. Bourrit de Genève - déjà bien connu pour ses voyages dans les Alpes, ses livres qui en font la description et ses croquis de montagne - vint à Chamonix. M. Bourrit avait déjà effectué de nombreuses visites à notre village. Il connaissait bien mon père, et avait appris de lui beaucoup de choses sur la vallée et son histoire. Lors d'une visite à Paris, où je poursuivais mes études, nous nous sommes rencontrés et avons passés ensemble quelques journées agréables, et, récemment, il m'a envoyé son autoportrait. Il désirait passionnément gravir le mont Blanc, et il me proposa de l'accompagner dans une tentative pour gravir la montagne et y transporter des instruments afin de procéder à des observations scientifiques. Il engagea comme guides le Grand Jorasse, Marie et Jean Claude Couttet. Nous sommes partis le 15 septembre 1783 à 15h, avons dormi dans une cabane à la Tournelle, sur la montagne de la Côte - où mon baromètre chuta de 3 pouces et mon thermomètre de 15°R<sup>6</sup> à 7°R à huit heures moins un quart. Le jour suivant, nous sommes montés au sommet de la crête. M. Bourrit n'a pas osé mettre les pieds sur la glace, et resta sur la crête à faire trois dessins tandis que les guides et moi remontions le glacier tourmenté, taillant des marches pour franchir les arêtes de glace au milieu des crevasses et les redescendre. La température chuta à 3°R. Malheureusement, des nuages arrivèrent, cachant la mont Blanc, et nous dûmes faire demi-tour.

### 1.4. Ma Reconnaissance du bassin du Tacul (1784).

L'année suivante, en juin 1784, avec Pierre des Balmats des Barats, je fis une exploration de deux jours sur le versant nord-est du mont Blanc. Nous passâmes par le Montenvers (où le baromètre était à 22,5 pouces et le thermomètre à 15°R.) et remontâmes le glacier du Tacul. Nous dormîmes dans une cabane sur la moraine du Tacul, sous l'Aiguille Noire, à l'endroit où les deux vallées glacières se rencontrent. Là, le thermomètre s'établit deux lignes sous 15°R et le baromètre 3,75 pouces (moins une ligne) en dessous de la mesure normale prise au Prieuré<sup>7</sup>. C'est environ 60 toises<sup>8</sup> plus haut que là où nous avons couché l'an passé à la montagne de la Côte. Nous avons fait des observations dans la montagne ; on voit dans cette moraine plusieurs plantes qu'on trouve ailleurs, mais plus petites. Le lendemain matin, nous avons fait quelques pas en avant jusque près de la Noire ; nous avons passé sur un grand nombre de fentes recouvertes. La neige commençait à être molle, et n'ayant fait que le chemin de deux portées de carabines en deux heures, nous avons pris le parti de redescendre, pour n'être pas exposés aux dangers des fentes couvertes de neige que le soleil avait amollie.

L'accès du mont Blanc de ce côté est difficile ; il paraît qu'il faut suivre la Noire de près et même aller sur le rocher pour éviter les séracs du Géant. Ensuite, cet itinéraire mène à un plateau neigeux que plusieurs vallées rejoignent depuis Courmayeur. La plus grande de ces étendues arrive jusqu'au pied de la montagne, derrière le mont Blanc, et semble virer à droite en direction du mont Blanc, derrière une aiguille de granite qui le cache [versant Est du Mont Blanc du Tacul]. Au-dessus, les pentes de la montagne s'élèvent sur une hauteur prodigieuse, et ce ne peut être que par un couloir bien rapide que cette vallée peut conduire au mont-blanc. Pour essayer par cette route, il semble facile d'emprunter la vallée du fond ou, près de Courmayeur, de suivre le passage qui paraît au-delà de la Noire, où on dit que l'hôte Abondance de Courmayeur est venu à la poursuite d'un bouquetin et d'où il dit avoir vu toute la vallée de Bayer [le glacier du Géant]. Nous avons compté trois aiguilles de granite derrière l'aiguille percée, lesquelles ne sont pas visibles depuis Chamonix ; on voit ainsi une infinité de ces aiguilles de granite, et c'est bien le lieu où l'on peut étudier ces sortes de roches.

---

<sup>7</sup> De Chamonix.

<sup>8</sup> À l'époque, l'échelle de Réaumur (1731) était la plus utilisée (l'échelle Celsius dérivée de l'échelle centigrade inventée par Celsius en 1742 n'a été généralisée qu'en 1948). 1 Réaumur = 1,25 Celsius, soit dans le cas ci-dessus : 'de 19° C à 9°C'.

<sup>8</sup> La toise utilisée par Paccard est celle du Châtelet soit 1 toise = 1,949 m. le mètre décimal ne devint l'unité de mesure légale qu'en 1799.

Nous avons traversé le glacier vers un îlot rocheux [le Petit Rognon] et nous nous sommes reposés ici, derrière l'Aiguille du Midi. Nous avons vu neuf chamois dont quatre petits qui, au bruit que nous avons fait, sont montés sur la moraine d'un petit glacier et ont, à notre insu, gagné le bas, traversé le glacier en direction de Talèfre, où nous les avons vus au-dessus et au-delà de Béranger, et où ils sont montés sur une pente rapide de neige pour aller à la vallée de Talèfre. Nous les avons suivis, dans la descente et dans la traversée. Nous avons trouvé quelques cristaux au bas de ce glacier. Nous sommes allés prendre de l'Achillée naine sur la moraine sous Béranger. Nous sommes allés ensuite de l'autre côté de ce glacier jusqu'à une petite plaine sous l'aiguille [du Moine] où se trouvent plusieurs cahutes. Nous sommes venus ensuite tout le long sur l'herbe et par un petit sentier qui suit la mer de Glace sous les appendices de l'aiguille Verte, sœurs du Dru, faisant chemin contre. Les plantes y sont desséchées par les chaleurs : le Souci des Alpes, la Renoncule glaciaire et la Véronique.... Nous sommes venus par le rocher du Mouvet [le Mauvais pas]. À la suite de cette expédition, je conclus qu'à partir de Chamonix, l'approche du mont Blanc par ce versant serait trop longue et difficile, mais que cela vaudrait peut-être la peine d'essayer de Courmayeur.

À la fin du mois d'août, j'eus le plaisir de faire la connaissance de M. de Saussure, dont j'avais étudié les écrits avec beaucoup d'intérêt et de profit, et avec lequel j'avais échangé des notes sur l'utilisation du baromètre pour déterminer les altitudes. L'auberge de Madame Couteran où il descend habituellement étant au complet, il logea chez un de mes parents et m'invita à dîner. Nous nous séparâmes après nous être promis mutuelle assistance.

### 1.5. Voyage par le Goûter au Mont-Blanc avec Henri (1784).

Le 9 septembre, nous sommes partis à 3 heures pour Bionnassay par le col de Voza. Nous y sommes arrivés une demi-heure après la tombée de la nuit. Nous avons attendu en soupant le fils de Pierre Perreaux qui nous a conduit chez Jean-Baptiste, fils de Joseph Jaquet, à Villette. Ils nous ont menés à la Gruvaz chez Guillaume Jaquet, dit le Malin, qui était à la montagne de Miage, et bien qu'il fût onze heures passé, nous y sommes montés de nuit avec Jean-Baptiste Jaquet. Il a pris mal à Henry Pornet, mon conducteur, probablement éprouvé par la fatigue et l'eau de vie. Nous n'avons pu arriver qu'à près de 3 heures. J'ai cassé mon baromètre en traversant le ruisseau de Bionnassay. Joseph Jaquet de Villette m'a donné le sien et j'ai pu effectuer les mesures à Miage.

Nous avons monté le col de Tricot ; ce col présente le passage brusque des schistes verticaux à la pierre calcaire. On y trouve beaucoup de tuf. Puis nous sommes descendus sur le glacier de Bionnassay et l'avons traversé jusqu'à un petit plateau sur le côté inférieur de ce glacier, où Henry Pornet s'arrêta. De là, nous sommes montés par la Pierre Ronde et le Rocher Rosset [Tête Rousse]. Les roches, des schistes avec des belles veines de quartz et de granit, sont délitées et donc plus difficiles à grimper qu'on aurait pu l'imaginer. Quelque part au-delà de Tête Rousse, sous la base de l'Aiguille du Goûter, à environ 3 heures au-dessus du petit plateau, je glissai et faillis me blesser ; j'ai gravé mon nom sur un rocher tout proche. Nous avons continué à longer le glacier de Bionnassay, sous l'Aiguille du Goûter, d'où des pierres ne cessent de tomber... La montée sur la neige le long du glacier de Bionnassay me prit une heure. Le chemin pour aller sur l'Aiguille du Goûter serait le plus à droite contre le Glacier de Bionnassay. On pourrait peut-être avec bien de peine aboutir à la large bande de neige qui est au milieu de ces rocs... Il était 18h quand, avec l'arrivée de l'obscurité, les difficultés rencontrées, et surtout la neige fraîche, je dus me résoudre à faire demi-tour. Au point le plus haut que j'atteignis, mon baromètre indiquait 18 pouces 7,5 lignes et le thermomètre 20°R. Nous sommes arrivés à la tombée de la nuit au petit plateau (où nous attendait Henry Pornet) et à l'aide de nos souliers crantés, nous avons grimpé l'arête abrupte au-dessus des cabanes, traversé le col de Voza, et atteint Chamonix à 3 heures du matin, après deux jours et deux nuits de marche continue. Une fois de plus j'avais cassé mon baromètre. Cette expédition me démontra qu'il était possible de gravir l'Aiguille du Goûter depuis Bionnassay, mais cela serait difficile et dangereux à cause des chutes de pierres.

### 1.6. Tentative de M. Bourrit par l'aiguille du Goûter.

Une semaine plus tard (les 16 et 17 septembre 1784), M. Bourrit entreprit une expédition similaire par la vallée de Bionnassay. Accompagné de deux hommes de Sallanches, il rencontra le Grand Jorasse et Marie Couttet, partis le 15 de Chamonix, à la Gruvaz où il engagea aussi comme guides François Gervais

et Cuidet. Ils couchèrent le 16 aux dernières cabanes qui sont près du glacier de Bionnassay à la droite de son torrent, quoiqu'il y en ait de plus près du côté de Voza. Étant partis à 1h30 du matin, ils ont passé la rivière à la chandelle, laquelle protégée d'un papier en cornet leur servit jusqu'en bas de Pierre Ronde où ils ont fait du feu en attendant le jour, un peu au-dessus du lieu où Henry Pernet s'était arrêté, en bas de la Croix. À la pointe du jour, Marie Couttet et Nicolas François Gervais se sont détachés des autres et partirent sur la gauche en direction de Chamonix. Ils gravirent l'aiguille du Goûter par l'arête masquée par celle que l'on voit de Chamonix. Ils ne purent finir l'ascension par cette arête, à cause de rochers surplombants, mais ils taillèrent des marches pour traverser le couloir de neige jusqu'à l'arête suivante, qui les emmena au sommet. On dit qu'ils ont trouvé une descente plus facile par l'arête vers l'ouest, c'est-à-dire plus près du glacier de Bionnassay, au-delà de la grande plaque de neige. On les a vus contre la neige, comme ils étaient au sommet de la seconde arête ; alors ils ont fait tomber beaucoup de pierres. On sonnait midi aux Houches. Le Grand Jorasse les a vus depuis le Rognon qui est au-dessus du glacier de la Gria. Monsieur Bourrit était à la sommité de Pierre Ronde en bas du glacier. Il est venu à côté du glacier de la Gria au bas de l'Aiguille du Goûter où sont montés les autres. Il a senti un mal de tête, il avait éprouvé un violent froid. À 8 heures il était très pâle. Il a dessiné de là la vallée de Chamonix et la vue qu'il avait. Il y est resté plus d'une heure et est redescendu à Pierre Ronde où il s'est reposé.

Jorasse croit avoir vu les voyageurs au creux qui est derrière l'aiguille du Goûter ; ils paraissaient monter la pente que fait la sommité neigeuse du glacier de Bionnassay [le Dôme du Goûter]. Ils disent être restés six heures au-dessus de l'aiguille du Goûter, mais c'est faux, car ils sont arrivés en bas de Voza de jour. Ils ont fait trois tas de pierres qu'on doit voir depuis Sallanches et depuis l'embouchure du glacier des Bois. Ils disent être allés jusqu'à 10 toises près du rocher qui est à la base du grand mont Blanc, derrière le dôme du Goûter, et avoir tourné derrière le grand mont contre le Bonhomme. Ils disent que l'arête du grand mont est par là est trop rapide, qu'il faudrait faire des escaliers comme du Prieuré à la Molard, que la plaine au bout du glacier des Bossons [le Grand Plateau] est belle, mais qu'on ne peut monter sur les croûtes de neiges des pointes de la chaîne centrale qui se dirige vers l'Aiguille du Midi, qu'ils n'ont point souffert de la chaleur, qu'ils descendaient comme des oiseaux... Ils disent qu'on pourrait faire une guérite sur l'Aiguille du Goûter, qui est en ardoise plate.

### 1.7. Tentative de M. de Saussure par l'aiguille du Goûter (1785).

Tard cet été, les 13 et 14 septembre (1785), M. de Saussure avec M. Bourrit, son fils Isaac et neuf guides firent une tentative de grande envergure sur le versant de l'Aiguille du Goûter. Selon la suggestion de M. Bourrit, M. de Saussure fit construire une cabane à Pierre Ronde, au-dessus du bord inférieur de la cascade de glace du glacier de la Gria, où M. Bourrit avait été l'année précédente. Elle fut réalisée par Marie Couttet, Jean-Michel Tournier et François Folliguet les 11 et 12 septembre malgré le mauvais temps ; de la neige tomba près de la cabane. Ils commencèrent leur descente le 13 à 6h20 pour retrouver M. de Saussure à Bionnassay où ils arrivèrent à 8 heures du matin. M. de Saussure était venu de chez lui incognito, disant qu'il allait au Petit Saint Bernard. Toute l'équipe partit aussitôt et atteignit la cabane à 5 heures du soir. Deux hommes portaient deux paillasses pesant 23 kilos environ chacune ; deux autres avaient près de 23 kilos de bois chacun, ce qui suffit pour un feu médiocre pendant deux nuits ; deux autres portaient six draps, cinq couvertures et trois coussins ; deux personnes portaient les vivres dans une hotte et un sac en peau ; un autre portait le faite de la cabane. Celui-ci et les deux qui ont porté le bois sont redescendus. Ils étaient quinze depuis Bionnassay et douze ont monté l'aiguille qui sont : M. de Saussure, MM Bourrit père et fils, Pierre Balmat, Marie Couttet, Jorasse, Jean-Michel Tournier, François Folliguet, Jean-Pierre Cachat, François Cuidet de La Gruvaz, Nicolas Gervais et un autre de Bionnassay. Il y a de la place pour cinq dans la cabane couverte en pierres plates ; les autres ont passé la nuit aux environs. On a fait le feu un peu loin de la cabane à environ 6 mètres. Dès que M. de Saussure a été couché, ils ont tous passé la nuit assez tranquillement, excepté le jeune Bourrit qui a vomi plusieurs fois.

Ils partirent le lendemain, le 14, à 6h20. Ils gagnèrent le pied de l'aiguille du Goûter à 8h30. Ils montèrent jusqu'à 11 heures et quelques minutes par l'arête du piédestal qu'on voit depuis Chamonix et, de là, par l'arête qui est derrière, en traversant un peu contre le glacier de Bionnassay et passant deux couloirs. C'est alors que M. de Saussure envoya Pierre Balmat et Cuidet reconnaître l'itinéraire. Ils montèrent sur une pente raide pendant une heure et quart, et sur une distance que l'on peut estimer à

100 toises (200 mètres), l'équivalent d'une demi-heure d'ascension d'une pente ordinaire. Pierre Balmat leur cria que plus haut il y avait soixante centimètres de neige fraîche. M. de Saussure qui avait toujours eu en horreur l'ascension de pentes neigeuses, alors que l'on disait qu'il marchait bien sur les rochers, décida de rester où il se trouvait et d'y faire des expériences. Tout le monde était satisfait, sauf le jeune Bourrit, qui voulait continuer, bien qu'il n'ait rien avalé, à part un peu d'eau de vie et d'eau. M. de Saussure utilisa le baromètre et le thermomètre à plusieurs reprises, et ses mesures lui indiquèrent une altitude de 1900 toises (ou 1905 toises, selon une lettre qu'il m'adressa). Ceci correspond à peu près à la même altitude que j'avais atteinte l'année précédente. En estimant à 100 toises le dénivelé gravi par les guides jusqu'au sommet de l'aiguille du Goûter, il ne resterait que 426 toises pour atteindre le mont Blanc, mais peut-être le mont Blanc est-il plus élevé que ne croit ; son éloignement pourrait faire illusion. Il serait donc doublement désirable d'emporter un baromètre au sommet et d'y faire un relevé...

Ils descendirent près de midi ; on les a vus passer à 4h sur une pente enneigée du piédestal où sont des pointes de rochers qui percent la neige, site de la hauteur du Buet, derrière et au-dessus du glacier de la Griaz. M. de Saussure s'est fait lier comme un prisonnier pour redescendre. Il était ceint par-dessous les bras par une corde attachée derrière lui à Pierre Balmat et à François Folliguet ; Il réglait ses pas sur ceux de Couttet qui allait devant. Jean-Michel Tournier tenait M. Bourrit par le collet, à la nuque, et il s'appuyait sur l'épaule de Gervais. Dans les mauvais pas à traverser, on faisait des garde-fous avec un bâton sur lequel M. de Saussure s'appuyait, en montant et en descendant. Le jeune Bourrit qui n'allait pas bien pendant la montée et se tenait au manteau de Cuidet, eut besoin de moins d'aide que les autres pendant la descente. Ils atteignirent la cabane à 18h où les guides furent payés. Ils reçurent 6 francs pour chaque journée et toute l'expédition coûta 15 louis (300 francs) à M. de Saussure.

Les Bourrit descendirent avec les guides à Bionnassay, emportant la plupart des bagages dont les couvertures que M. Bourrit avait fournies. M. de Saussure resta à la cabane avec Balmat, Couttet et Cachat, gardant tous les matelas, quelques couvertures et trois pardessus. Le lendemain matin, M. de Saussure fit des observations barométriques et thermométriques, releva plusieurs niveaux (les cabanes sont un peu plus basses que le Buet), et ramassa quatre ou cinq plantes et quelques 20 kg de pierre de l'aiguille du Goûter et de la Pierre Ronde. Ils partirent à 7h et descendirent lentement à Bionnassay où ils arrivèrent à 13h pour y prendre un bon déjeuner. Les guides rentrèrent à Chamonix, sauf Pierre Balmat qui accompagna M. de Saussure à Sallanches où il passa la nuit. Rien d'autre ne fut réalisé cette année.

## 1.8. Tentative des guides par le Dôme du Goûter (1786).

L'été suivant, cinq guides firent une tentative pour comparer les avantages respectifs de deux itinéraires allant au dôme du Goûter comme voie d'ascension jusqu'au sommet du mont Blanc. Joseph Carrier, Jean-Michel Tournier, François Paccard (mon cousin) sont allés coucher à la Montagne de la Côte sous une balme assez bien où Jacques Balmat des Baux les a joints sans y avoir été invité. Il n'était pas réellement guide, mais chasseur de cristaux, cherchant une part de la récompense offerte par M. de Saussure, ce que les autres espéraient clairement obtenir. Naturellement, ils le regardèrent quelque peu de travers. Ils partirent de grand matin pour aller au mont-blanc Le même jour, Pierre Balmat et Marie Couttet couchèrent à Pierre Ronde au-dessus de Bionnassay et partirent le 8 pour aller au mont-blanc du côté de Bionnassay.

Il y avait encore beaucoup de neige au Brévent et sur la montagne de la Côte, mais elle portait au matin. Ceux qui allèrent par la montagne de la Côte arrivèrent les premiers au pied de la dernière sommité du mont Blanc [au col du Dôme] et, selon eux, parvinrent aux rochers [Vallot] qu'on y voit. Ils assurent qu'il est impossible d'aller à la dernière sommité par ce chemin. D'un côté on avait, disent-ils, le précipice au-dessus de la vallée Blanche, à gauche des neiges découpées et droites, des voûtes et des crevasses qui en défendent l'abord. Il paraît de là qu'on irait mieux par derrière l'aiguille du Midi. Sur le rocher qui est près de cette tête du grand mont-blanc, ils dressèrent un monticule de pierres qu'on doit voir depuis le moulin des Pras. Ils ne trouvèrent point l'homme de pierre que Cuidet et Couttet devaient avoir fait [le 14 septembre 1785] ; il n'y avait au contraire aucune pierre dérangée sur le rocher où Couttet montrait qu'ils l'avaient fait. Ils arrivèrent avant ceux qui étaient allés par Bionnassay. Ils les aperçurent sur l'épaule de l'aiguille du Goûter, comme deux chamois ; ils les appelèrent et ils répondirent, montèrent, mais ils étaient bien fatigués, surtout Pierre des Barrats.

Ils ont presque tous senti une espèce de défaillance ; celui des Baux fut ranimé avec de l'eau fraîche qu'il a trouvée au rocher, et il est monté seul sur ce rocher à la recherche de cristaux. Les autres redescendirent, le mauvais temps arrivait ; il tombait de la grêle. Ils arrivèrent à 10h du soir, ayant marché de nuit depuis la montagne de la Côte. Celui des Baux [Jacques Balmat] qui resta longtemps en arrière fut pris par la nuit sombre sur les neiges. Il suivait la trace des autres qui enfonçaient jusqu'aux genoux, alors que le matin la neige était dure. Ayant senti de son bâton une fente que les autres avaient sautée et n'y voyant plus clair, il n'osa aller plus avant. Il mit son sac sous sa tête et ses cercles [raquettes] sous son dos et passa ainsi la nuit sur la neige. Ses habits étaient tout gelés le lendemain matin, mais il arriva sain et sauf à Chamonix à 8h du matin. La plupart étaient brûlés par le soleil. Tournier était rouge comme à l'incendie des Pras. L'épiderme tomba quelques jours après en écailles.

### 1.9. Discussion sur les itinéraires possibles pour aller au Sommet.

Cette dernière tentative confirmait ainsi l'opinion que les guides de M. Bourrit [s'étaient forgés après leur reconnaissance] de septembre 1784, à savoir que l'arête menant du dôme du Goûter au sommet était trop raide et trop étroite pour permettre un réel espoir de réussite de ce côté. Mes pensées se tournèrent donc à nouveau sur la possibilité de trouver une voie par les pentes neigeuses au-dessus du glacier des Bossons. Au cours des trois dernières années, j'avais souvent examiné au télescope cette



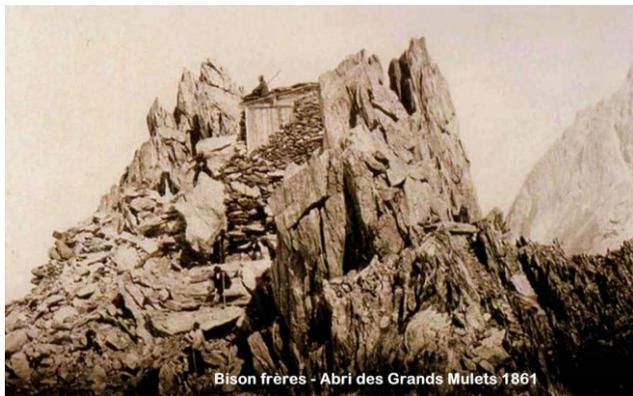
partie de la montagne, depuis le Brévent. Il était très clair qu'il serait possible d'avancer du sommet de la montagne de la Côte jusqu'à la grande plaine neigeuse [le Grand Plateau] située immédiatement sous le sommet, bien que les crevasses sur la partie basse de cet itinéraire présenteraient à coup sûr un grand nombre de difficultés. Toutefois, comme je l'ai déjà indiqué, trois tentatives, à l'une desquelles j'avais pris part, permirent de progresser assez loin en direction de cette plaine. Mais le sommet s'élevait encore loin au-dessus et les pentes terminales étaient, à coup sûr, hautes et raides, et personne ne s'en était approché. Marie Couttet, qui avait examiné ces pentes depuis le dôme du Goûter lors de sa tentative avec M. Bourrit en 1784, pensait qu'elles étaient infranchissables. Malgré tout, il me semblait que l'on pouvait les gravir par une large bande neigeuse à la forte inclinaison sur la gauche du Grand Plateau., entre deux rangées de rochers perpendiculaires, vers l'épaule orientale de la montagne, d'où, en tournant à droite, on trouverait un pente plus facile jusqu'au sommet. Malheureusement, la bande neigeuse était exposée aux avalanches, à cause des séracs au-dessus d'elle. Cependant, j'observai que lorsque les neiges étaient basses et stables, le risque d'avalanches était faible. Même si cela devait ne pas être le cas, il serait possible de prendre une autre voie à partir du Grand Plateau, le long de la base du rocher tronqué, à savoir le banc rocheux dont le sommet coupé supporte la bande neigeuse mentionnée plus haut, la contournant ainsi que les rochers Rouges jusqu'à la brèche au-dessus du glacier de la Brenva pour, de là, à droite, aller au sommet. L'un ou l'autre de ces itinéraires serait très long à gravir, et je pensais que presque à coup sûr on devrait passer la nuit, haut sur la montagne. Désormais, l'aventure de Balmat avait démontré que ceci était possible sans risque excessif, et je décidai de faire une nouvelle tentative. Mon propre guide était absent, et lorsque Jacques Balmat m'offrit ses services, comme il semblait être un garçon fort et

entreprenant, j'acceptai son offre et l'engageai comme porteur. J'aurais préféré prendre un autre homme ou même deux pour partager cette tâche, mais Balmat était contre, voulant sans aucun doute gagner la totalité de la récompense offerte par M. de Saussure. Bien sûr, il savait que je n'en réclamerais aucune part.

Il était nécessaire d'attendre le beau temps et une neige favorable. Enfin, après trois semaines de temps incertain, nous pûmes partir le 7 août. J'avais dit à Balmat que j'envisageais de passer par la montagne de la Côte. Il crut alors que je voulais essayer à nouveau le dernier itinéraire des guides, soit celui du dôme du

Goûter, et il dit à une marchande de sirop de nous guetter dans cette direction vers 9h, heure à laquelle il estimait que nous y serions. Quoi qu'il en soit, selon ses reconnaissances du 8 juin, il pensait que nous n'aurions guère de chance de succès par cet itinéraire. Je lui expliquai que j'avais exploré les itinéraires par le glacier du Tacul et par l'Aiguille du Goûter, et les avais rejeté tous deux, que maintenant j'avais l'intention de passer tout droit de la montagne de la Côte jusqu'au Grand Plateau, et, de là, trouver une voie. Balmat approuva, cette voie paraissant la plus praticable des trois que j'avais envisagées.

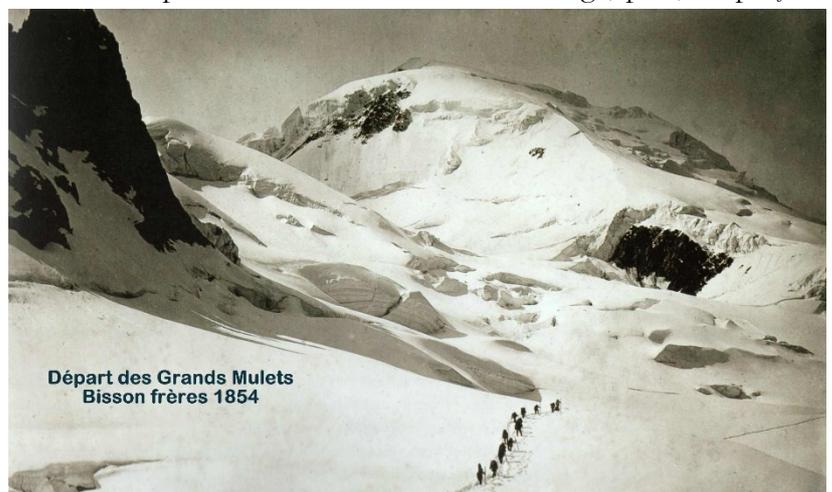
### 1.10. De la Montagne de la Côte au Grand Plateau.



Ainsi, nous partons tôt l'après-midi, le lundi 7 août, et montons à la montagne de la Côte, prenant avec nous une couverture, des vivres, un thermomètre, un compas et un baromètre avec un trépied. Nous passons la nuit sous un abri au sommet, et le lendemain matin, le 8 août 1786, nous partons à 4 heures, Balmat portant la plupart des vivres et les instruments dont j'ai fait mention. C'était un matin sans nuages, promesse d'une journée splendide, et le temps resta extrêmement beau du début à la fin. Nous commençons presque immédiatement à traverser le

glacier des Bossons en direction de la chaîne des rochers sombres [les Grands Mulets] au-dessus de nous sur la gauche, où M. de Saussure a depuis fait construire sa deuxième cabane (15-20 août). Très vite nous rencontrons de sérieuses difficultés. Le glacier était très fracturé, et il y avait de nombreuses crevasses ouvertes et profondes, à côté de beaucoup d'autres recouvertes de neige.

Balmat était passé par là deux mois auparavant, et d'après ce qu'il me dit, il était clair que toute cette partie du glacier était beaucoup plus facile, car la plupart des crevasses étaient alors bouchées par les neiges de l'hiver qui est plus ferme que la neige fraîche de l'été. En dépit de la charge peu facile à porter, Balmat fut très utile pour trouver l'itinéraire permettant de traverser et de contourner les crevasses. Mais nous avons dû faire de nombreux détours et perdu beaucoup de temps à trouver, puis à forcer le passage. Alors que nous approchons des rochers des [Grands Mulets], les crevasses devinrent plus nombreuses et impressionnantes. À quatre reprises, les ponts de neige par lesquels nous tentons de traverser les crevasses s'effondrent sous nos pas, révélant des abîmes insondables. Mais nous échappons à la catastrophe en nous jetant à plat sur nos bâtons placés horizontalement sur la neige, puis, en plaçant deux bâtons côte à côte, nous nous glissons dessus jusqu'à ce nous ayons franchi la crevasse. Tout cela prend beaucoup de temps, et il est midi lorsque nous dépassons les rochers [les Grands Mulets]. Nous les laissons largement sur notre gauche, faisant un écart vers le pied du dôme du Goûter, mais laissant sur notre droite l'itinéraire allant vers le dôme, emprunté par les guides le 8 juin et que j'avais décidé de ne pas suivre. Nous restons près



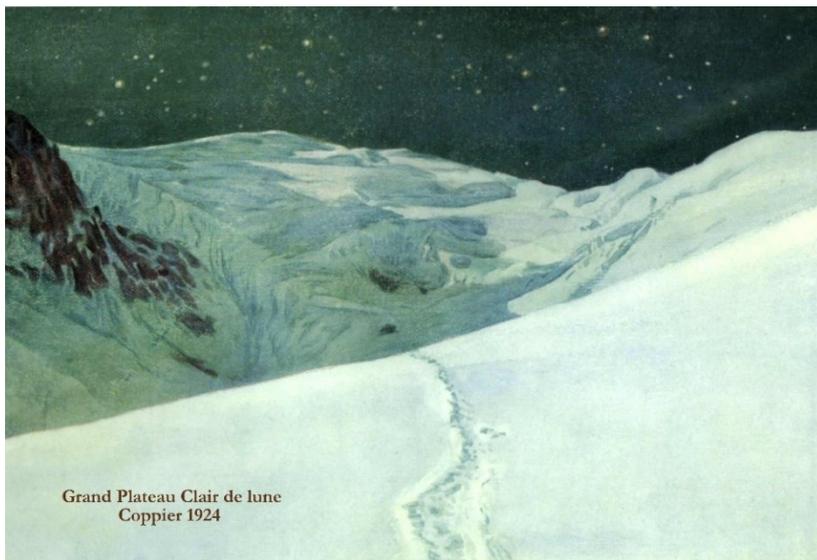
de la base du Dôme, la longeant, et après avoir surmonté une forte pente, nous arrivons à une petite plaine neigeuse [le Petit Plateau], avec des pentes raides sur notre droite, et les résidus d'avalanches qui en sont tombés.

À cet endroit, le glacier n'est pas trop difficile, bien qu'à ces altitudes plus élevées, il y ait beaucoup de neige fraîche résultant de la dernière période de mauvais temps, ce qui éblouit nos yeux sous le soleil éclatant, et fatigue nos pieds. Balmat est découragé par la tâche et l'heure tardive ; il veut faire demi-tour, disant qu'il a promis de rentrer chez lui ce soir pour aider sa femme avec son bébé malade.

Je pense qu'il s'agit d'une piètre excuse, et j'insiste pour continuer, mais je le soulage de temps à autre d'une partie de sa charge, et fait tout pour l'encourager à rester avec moi. (Je suis peiné de dire, comme nous l'apprendrons à notre retour, que l'enfant malade décéda l'après-midi même.)

Après avoir surmonté une autre pente raide, nous arrivons, à environ 3h de l'après-midi, sur la grande plaine neigeuse, ou tout au moins sur la pente neigeuse de faible inclinaison [le Grand Plateau] entre le sommet du mont Blanc, au sud, les pentes abruptes descendant du haut du glacier des Bossons à l'est, et le dôme du Goûter, à l'ouest. De là, on ne voit pratiquement que de la neige, d'une blancheur pure et aveuglante, qui contraste étrangement avec le ciel presque noir de ces altières régions. Il n'y a rien de vivant à voir, aucune trace de végétation ; c'est le domaine du froid et du silence. Arrivant dans cet espace sauvage tard dans l'après-midi, sans aucune possibilité d'abri ni d'assistance, nous avons besoin de toutes nos forces et de tout notre courage pour poursuivre notre course. Alors que nous traversons la plaine, nous ressentons une grande fatigue, car la surface est recouverte d'une fine croûte qui alternativement nous porte, puis s'effondre sous nos pas. Balmat me dit alors qu'il ne peut plus continuer, à moins que je sois prêt à prendre la tête de temps à autre, et de faire la trace dans la neige. Je la fais de là jusqu'au sommet.

### 1.11. Du Grand Plateau jusqu'au Sommet.



À partir du Grand Plateau, le nouvel itinéraire que j'avais choisi tire à gauche, sur la raide bande neigeuse que j'ai mentionnée, dissimulée entre deux grands ressauts rocheux [les rochers Rouges], vierges de toute neige. Je passe devant pour montrer le chemin à cet endroit et nous gravissons cette bande neigeuse, contournant la base du sommet du mont Blanc, qui s'élève très haut au-dessus de nous sur notre droite, et remontant le long du sommet du ressaut rocheux sur la gauche. La pente est raide, elle doit faire environ 40°, la neige est dure, et nous devons faire des marches avec la pointe en fer de nos bâtons pour éviter de glisser. C'est un travail dur et fatigant nerveusement, avec le précipice en permanence à notre main gauche, mais à environ 5h du soir nous atteignons le haut de la pente. Là, comme nous l'apprendrons plus tard, nous sommes clairement visibles de ceux qui nous guettent avec des télescopes depuis Chamonix. À plusieurs reprises, ils nous ont aperçus pendant notre ascension, non pas quand l'ombre nous enveloppait comme à présent mais au-delà sur les pentes ensoleillées ; ils peuvent très bien nous apercevoir pendant quelque temps alors que nous nous déplaçons rapidement sur la partie la moins raide.

Après être allés un bon moment vers l'est, nous tournons à droite, c'est-à-dire vers le sud, en direction des dernières pentes conduisant au sommet, près de sa base où se trouvent plusieurs groupes de rochers sortant de la neige [les Petits Rochers Rouges]. Cette pente est moins raide, et la neige, exposée en plein soleil toute la journée y est moins dure que dans la pente que nous venons de gravir. Mais le soir arrive rapidement, un vent froid de nord-est s'est levé et rend notre respiration difficile ; nous avons faim, soif

et sommes fatigués et le sommet semble encore très loin. Ayant conjecturé qu'il faille dormir dehors, je dis alors à Balmat de chercher un endroit où bivouaquer tandis que j'examine les rochers mentionnés et ramasse plusieurs échantillons. Mais nous ne trouvons aucun endroit valable où nous reposer, et je dois me décider soit à faire demi-tour, vaincu, alors que nous sommes en vue de notre but, soit à continuer et risquer de nous faire prendre par la nuit dans la descente. Le temps semble stable, le vent souffle du nord, et si nous pouvons atteindre le sommet et commencer à descendre dans un peu moins d'une heure, nous aurons encore deux heures de jour pour franchir la partie la plus difficile de la descente, et après cela, si le temps reste au beau, le clair de lune nous aidera. C'est pourquoi je décide de faire un dernier effort, espérant atteindre notre but ce même soir et en revenir sain et sauf. J'appelle Balmat pour qu'il me suive, et nous quittons les rochers [les Petits Rochers Rouges] à 17h45. À ce moment, un violent coup de vent emporte mon chapeau vers Courmayeur (bien qu'il fût attaché par des cordons), et il disparaît de notre vue.

Le reste de la voie ne présente aucun obstacle particulier, mais reste très pénible. Respirer devient difficile, et notre fatigue est extrême. Heureusement, la neige n'est ni trop dure ni trop molle, et nous sommes capables de grimper sans faire de marches pour nos pieds. Mais nous devons nous arrêter tous les cent pas ou à peu près pour reprendre notre souffle et nos forces, et plus nous montons, plus souvent nous faisons halte, jusqu'à devoir en faire tous les quatorze pas. Je me souviens de l'expérience de M. de Saussure au Buet, décrites dans le volume II de ses '*Voyages dans les Alpes*', publié récemment, et j'ai de bonnes raisons pour confirmer sa théorie sur l'intervalle entre la fatigue et la récupération, car après un peu de repos, nos forces reviennent immédiatement. Il fait trop froid pour s'arrêter très longtemps, et mes mains sont si gelées que Balmat me prête l'un de ses gants en fourrure en échange de l'un des miens en cuir. Nous faisons une courte halte à l'abri de deux petits rochers qui sont visibles de Chamonix et qui se trouvent sans doute 100 pas sous le sommet [les Petits Mulets], pendant notre arrêt, je les examine et ramasse quelques échantillons. Je remarque que ces rochers ont une stratification verticale. Cependant, le froid nous pousse à continuer – il est 6h12 du soir et je vais droit au sommet, pendant que Balmat, qui porte une plus lourde charge, appuie sur la gauche pour y trouver une pente plus facile, et doit courir pour atteindre le sommet en même temps que j'y parviens, c'est-à-dire à 6 heures 23. Sur les pentes sommitales j'observe ce qui ressemble à de gros grêlons enfouis dans la neige. Près du sommet, nous voyons deux choucas, ils ont des becs et des serres jaunes.

## 1.12. Sur le Sommet

Au sommet, lorsque nous voulons écrire et manger, et réalisons que l'encre de mon écritoire est gelée dans ma poche, de même que le morceau de viande rôtie que Balmat a dans son sac. Nous plantons un bâton dans la neige, avec un mouchoir attaché qui est vu depuis Chamonix. En dépit du froid, la neige sommitale n'est pas consolidée, et il est facile de planter le trépied du baromètre aussi profondément que nécessaire. Le thermomètre indique 6° R sous zéro, alors que la température à Chamonix est de + 12° R. Trois différents modes de calcul effectués par divers membres de l'Académie des Sciences de Turin à partir de mes relevés barométriques effectués au sommet et à Chamonix, donnèrent 2702, 2711 et 2720 toises respectivement pour l'altitude du Mont Blanc. Ainsi, si mes relevés sont exacts, il apparaît que l'altitude du Mont Blanc est d'un peu plus de 2700 toises, disons 2710 toises comme moyenne [5281 m]. Ceci est considérablement plus haut que les mesures précédentes, basées sur des observations trigonométriques - Deluc trouva 2391 toises [4660 m] et Shuckburgh 2451 toises [4777 m]. Bien qu'il existe des raisons de penser que ces chiffres soient trop bas, il est également possible que mon baromètre soit tombé en panne pendant notre laborieuse ascension<sup>9</sup>. J'avais pris la précaution de marquer les niveaux du mercure avec une lime sur le tube en verre, et j'espère pouvoir vérifier ou corriger mon relevé par de nouvelles observations.

De toute façon, le mont Blanc s'élève bien plus haut que tous les sommets environnants, qui nous semblèrent minuscules à côté de leur majestueux monarque. Cette grande altitude est due je crois, au fait

---

<sup>9</sup> Effectivement, les mesures barométriques du Dr Paccard sont erronées, mais son analyse est juste, l'altitude du Mont-Blanc (4810 m) étant supérieure à celle que lui avaient attribuée Deluc, Shuckburgh puis un peu plus tard de Saussure lui-même. Cette erreur devenue évidente après l'ascension de Saussure a sans doute contribué à l'abandon du projet d'édition de l'ouvrage que Paccard avait projeté de faire paraître sur son ascension et pour lequel il avait fait publier un bulletin de souscription.

que la neige au sommet est supportée par deux arêtes de granite convergentes qui s'étendent très loin sous lui. Je fais le point plusieurs fois avec la boussole – qui semble montrer que la déclinaison magnétique est différente de la normale – ainsi que plusieurs mesures de l'intensité du bleu du ciel à l'aide de la méthode du cyanomètre de M. de Saussure.

Malheureusement, la vue au loin n'est pas dégagée, des nuages de brume couvrent alors l'horizon. Mais, nous voyons toute la Savoie à nos pieds, enchâssée entre le cours du Rhône et celui de la chaîne des Alpes. Le cours du Rhône ressemble très fortement à un « C » qui embrasse la Savoie au nord-ouest, et la chaîne des Alpes forme un « 7 » très net qui le sépare de la vallée d'Aoste et du Piémont. Les régions les plus proches de la chaîne centrale des Alpes sont les plus montagneuses ; elles sont hérissées de sommets moins importants constitués des couches secondaires qui autrefois couvraient le globe, dont il ne reste seulement que quelques bandes entre les dépressions creusées par les rivières qui descendent de la chaîne centrale. Le plus grand espace plat que l'on peut voir se trouve dans la région de Genève. Toute la scène est éclairée en oblique par les rayons du soleil, qui s'approchent maintenant de l'horizon, avec une splendeur presque surnaturelle, accrue par les ombres, longues et profondes, projetées par chaque sommet et arête majestueux.

Nous ne pouvons rester immobiles plus longtemps à admirer tout cela, à cause du froid que nous devons affronter, et il nous faut repartir. (En fait, nous ne sommes pas suffisamment habillés pour faire face à ce froid, mais nous n'aurions pu emporter beaucoup plus de vêtements sans sacrifier au moins le baromètre que j'avais été si soucieux d'emmener au sommet.) Il est facile de descendre un peu la pente douce sur le versant du val d'Aoste en direction de rochers qui forment une crête effilée, où je cherche un endroit possible pour y dormir, mais je ne peux en voir aucun permettant de nous abriter du vent. Il est donc nécessaire de commencer à descendre aussi vite que nous le pouvons.

### 1.13. La descente.

Ainsi, à 7 heures moins 2 minutes, juste avant le coucher du soleil, nous quittons le sommet, et descendons en courant. Il nous faut 6 minutes pour gagner les [Petits Rochers Rouges] et, de là jusqu'au Grand Plateau ; la forte pente nous oblige à descendre en faisant beaucoup plus attention, à prendre toutes les précautions possibles afin de ne pas glisser, car dans ce cas nous ne pourrions-nous aider l'un l'autre. Aussi nous suivons la voie marquée par les petites marches faites avec nos bâtons. Pendant toute la descente, nous prenons la tête à tour de rôle pour trouver la voie. La nuit commence à tomber alors que nous passons la grande crevasse près du bas de la pente et elle faillit nous surprendre après notre traversée du Grand Plateau. Heureusement, la nuit est éclairée par un brillant clair de lune, sans quoi nous aurions couru le plus grand danger sans grande chance de sauver nos vies. C'est pourquoi notre descendre est assez rapide tandis que nous nous laissons glisser le long de plusieurs pentes. Sur les parties du glacier où, le matin, les crevasses nous ont causé autant de difficultés que de perte de temps, les ponts de neige sont maintenant solides, et, en suivant nos traces, nous surmontons les difficultés plus rapidement que l'on aurait pu le craindre. Malheureusement mon baromètre se brise.

Enfin, un peu avant minuit, nous quittons le glacier pour nous trouver sur la terre ferme au sommet de la montagne de la Côte où nous restons dans notre abri jusqu'à l'aube. Je portais des gants de cuir pendant la journée, et, comme je l'ai déjà mentionné, pendant la dernière partie de l'ascension, alors qu'il faisait horriblement froid, Balmat m'avait prêté un de ses gants de fourrure en échange de l'un des miens. C'est alors que nous découvrons que chacune des main gantées de cuir est gelée ; la mienne est noire, le gant est trempé de part en part, il est gelé ; celle de Balmat est blanche. Nous les ravivons en les frottant avec de la neige, mais l'extrémité de mes doigts restera engourdie pendant des semaines. Nous mangeons et buvons un peu, nous nous enveloppons dans notre couverture, nous étendons serrés l'un contre l'autre aussi près que possible, puis nous endormons.

Le lendemain à l'aube je suis presque aveugle. Il est étrange que cela se produise avec une telle amplitude après une nuit de repos, car, le jour précédent, la réverbération du soleil sur la neige ne nous a pas gênée, bien que nous ayons remarqué que la neige fraîche est bien plus fatigante pour les yeux que l'ancienne. Je ne peux voir où je vais, et Balmat doit me conduire par la main jusqu'au Prieuré, où nous arrivons à 8h. Nous allons immédiatement nous coucher, souffrant fortement de coups de soleil. Nos lèvres sont gonflées, nos visages brûlés et boursoufflés, nos yeux enflammés et rouges. Mes yeux et mes

doigts ne récupéreront qu'après beaucoup de temps. Mais tout cela n'est rien, comparé à la satisfaction d'avoir enfin atteint notre but, d'avoir surmonté autant d'obstacles, et de nous sentir nous-mêmes les conquérants du mont Blanc, les premiers hommes à avoir posé le pied sur son sommet qui, entouré par un cortège de sommets magnifiques, les dépasse tous largement comme la plus majestueuse montagne de notre continent. Notre ascension a été comme un voyage dans un autre monde merveilleux, et son souvenir restera le plus marquant de ma vie.

#### 1.14. Post-scriptum.

Le même jour (mercredi 9 août 1786), dans l'après-midi, alors que j'étais toujours couché, j'eus le plaisir d'avoir la visite de monsieur le baron A.T. de Gersdorf et de monsieur C.A. de Meyer. Je me levai et les rencontrai à plusieurs reprises dont une fois en présence de Balmat. Ces deux gentilshommes, faisant un tour de la Suisse, étaient passés par Genève où ils avaient rencontré M. Bourrit et reçu de sa part un itinéraire dessiné à la main pour effectuer une visite de Chamonix. Ils y arrivèrent le samedi 5 août et firent des excursions au col de Balme et au Montenvers. Le mardi matin, ils allèrent au glacier des Bossons, et dans l'après-midi, ils apprirent que Balmat et moi étions partis dans la nuit pour la montagne de la Côte et que nous avions été vus ce matin faisant l'ascension du mont Blanc. Se joignant à ceux qui nous cherchaient à l'aide de télescopes, ils nous virent à environ 5 heures de l'après-midi et firent un croquis de notre position. Ils allèrent ensuite au chalet de M. Bourrit situé plus haut sur le versant nord de la vallée et permit une meilleure vue sur le mont Blanc ; de là, ils surveillèrent le reste de notre ascension (ils en firent un autre croquis), ainsi que le début de notre descente. Le lendemain matin, ils montèrent à Planpraz, et purent voir ainsi nos traces dans la neige récemment tombée, sur la plus grande partie de l'itinéraire des Grands Mulets et jusqu'à l'extrémité du Grand Plateau. M. de Gersdorf fit un croquis de cette partie de la montagne et de notre itinéraire qu'il me montra dans l'après-midi. Par la suite, il fut assez aimable de m'en fournir une copie pour mon récit. Je suis heureux d'avoir pu citer quelques-unes des notes que rédigea M. de Gersdorf et qu'il me lut au cours de nos conversations.

Le jeudi, mes yeux, mon visage et mes doigts étaient si douloureux que je dus rester au lit, mais je pus voir M. de Gersdorf une fois encore avant qu'il ne rentre à Genève, où je crois qu'il fit le récit de nos aventures à monsieur de Saussure ainsi qu'à d'autres. Le même jour, Balmat eut la triste besogne d'assister à l'enterrement de sa petite fille, et *M. de Gersdorf me donna pour lui une nouvelle couronne que je lui remis le jour même avec sa paye* pour les journées passées avec moi. Plus tard, il reçut la récompense offerte par M. de Saussure, et perçut une gratification significative du roi de Sardaigne par les bons offices de Monsieur Bourrit. Il fut ainsi, peu de temps après, capable de se faire construire une nouvelle maison aux Pèlerins.

La semaine suivante, le vendredi 18 août, je montai à la montagne de la Côte avec mon frère (l'avocat) et un guide, et le lendemain nous cherchâmes un nouvel itinéraire permettant d'éviter les grandes difficultés que Balmat et moi avions rencontré en traversant le glacier entre le sommet de la montagne de la Côte et les rochers des Grands Mulets. Je pensais qu'il serait plus facile de traverser le glacier plus sur la gauche, vers le bas de l'Aiguille du midi. Mais la tentative échoua et nous revînmes à Chamonix sans avoir atteint notre but.

Pendant ce temps, M. de Saussure était arrivé de Genève le 19, et rassemblait une caravane pour gravir le mont Blanc. Mon frère et moi tombâmes d'accord avec lui pour effectuer des mesures au baromètre et au thermomètre simultanées à celles qu'il espérait faire sur la montagne. Il partit dans l'après-midi, le dimanche 20 août avec son serviteur et 16 guides. Le jour suivant, le temps changea et ses guides lui conseillèrent de faire demi-tour.

Le mardi 22 août, mon père invita monsieur de Saussure à dîner avec nous, et je lui fis le récit de mon ascension du 8 août. En confrontant nos observations, plusieurs points ressortirent de notre discussion :

- La meilleure saison pour une ascension serait le commencement ou le milieu de juin, parce que les fentes des glaciers sont comblées et parce que les neiges de l'hiver sont plus fermes que celles qui tombent en juin, en juillet et en août. La longueur des jours est aussi un avantage.
- Une échelle serait utile pour gagner du temps pour franchir les crevasses, particulièrement entre la montagne de la Côte et les Grands Mulets.

- Des précautions particulières devront être prises contre les brûlures du soleil et la cécité des neiges, pour éviter les terribles conséquences dont Balmat et moi avions tellement souffert.
- Toute l'ascension à partir de la montagne de la Côte nous avait pris 14 heures 30. Il serait nécessaire de dormir aux rochers des Grands Mulets, ou même plus haut, sur le Grand Plateau, afin d'atteindre le sommet suffisamment tôt pour effectuer une série complète d'observations telles que celles que monsieur de Saussure avaient à l'esprit. Dans ce cas, toutefois, il serait mieux de ne pas bivouaquer trop loin sur le Grand Plateau mais de rester sur sa partie inférieure, de manière à éviter les avalanches, qui tombent parfois des séracs sous le sommet.

M. de Saussure resta encore dix jours à Chamonix, mais le temps fut mauvais, et il renonça à contrecœur à faire une autre tentative cette saison. J'espère qu'il sera plus chanceux l'été prochain (1787).

Vers la fin de septembre 1786, *monsieur Bourrit écrivit une lettre dont il a été fait la plus grande publicité, dans laquelle, à ma grande surprise, il donne une version totalement déformée de mon ascension. Je dois réagir à cela, même au risque de me répéter. Il admet que son récit n'est basé que sur celui que lui fit Balmat, mais considérant l'animosité montrée dans sa lettre, et son style emphatique bien connu, il fait peu de doute qu'il a délibérément exagéré les mensonges que Balmat a proféré à ses oreilles trop crédules. En premier lieu, bien que monsieur Bourrit parle en détail de ses propres tentatives infructueuses ainsi que d'autres, il ne dit pas un mot de mes reconnaissances approfondies (dont l'une déclencha sa propre tentative sur l'aiguille du Goûter), pas plus qu'il ne mentionne le fait que c'est moi seul qui ait conçu l'itinéraire qui fut la clé de notre succès. Bien au contraire, il prétend que le 8 juin, lorsque Balmat fut abandonné par les autres guides, il avait dormi plus haut que le dôme du Goûter (!), et que le lendemain matin, il s'était approché tellement près du sommet qu'il vit ce qu'il pensait être une voie facile pour y parvenir, et qu'il m'avait ensuite persuadé d'accepter de me guider sur cet itinéraire. En d'autres termes, Balmat était l'initiateur (la 'véritable cause') de toute l'entreprise. Ceci est une pure invention. Balmat a suivi les traces de ses compagnons qui descendaient du dôme du Goûter, et l'endroit où il dormit était très bas en direction du glacier des Bossons. Le matin suivant, ses habits étaient gelés, et il n'était pas en état d'explorer les glaciers plus haut. En fait, il eut la sagesse de redescendre à Chamonix dès qu'il le put, y arrivant à 8h. Plusieurs semaines plus tard, il m'offrit ses services lorsqu'il apprit que j'avais l'intention de poursuivre mes précédentes tentatives, et je les acceptai (comme porteur et non comme guide) car mon guide habituel était absent. Même alors, il n'avait aucune idée de l'itinéraire que j'avais envisagé, et que de fait nous avons suivi, jusqu'à ce que je le lui explique.*

**En deuxième lieu,** monsieur Bourrit suggère que lors de l'ascension elle-même, Balmat était le héros sans l'aide et les encouragements duquel j'aurais échoué ignominieusement, qu'il atteignit le sommet le premier et revint m'aider sur les dernières pentes, et que c'est à sa compétence et à son endurance qu'est due la réussite de notre dangereuse descente au clair de lune. Ceci est un tissu de mensonges. *Balmat m'a certes été très utile, comme j'ai fait attention de le déclarer, mais nous avons partagé la tâche, ce fut moi qui insistai pour continuer lorsqu'il voulut faire demi-tour, je conduisis la marche sur la partie critique de l'ascension (et de temps à autre, avant et après), nous sommes arrivés ensemble au sommet (comme l'a vu monsieur de Gersdorf et comme sans nul doute il l'a raconté à monsieur Bourrit), et nous avons pris chacun notre tour pour trouver la descente.*

**Enfin,** monsieur Bourrit fait une comparaison offensante entre, d'un côté l'alpiniste amateur aisé, ayant l'intention de tirer profit en obtenant des souscriptions pour publier un récit de ses exploits en se présentant comme le conquérant du Mont Blanc. Et de l'autre, le paysan nécessiteux qui ne reçoit aucune récompense pour les tâches qui ont mis en danger sa santé, auquel son employeur est si indifférent que cela a choqué monsieur de Gersdorf et dont les mérites restèrent inconnus jusqu'à ce que monsieur Bourrit les proclame. Les faits véritables sont les suivants :

- *Le jour de notre retour, je donnai à Balmat son propre salaire et lui remis une autre couronne que monsieur de Gersdorf m'avait donné pour lui. Il recevra aussi sans nul doute, ou a déjà reçu, la récompense promise par monsieur de Saussure (qu'en dépit de l'insinuation de monsieur Bourrit, je n'ai jamais eu l'intention de réclamer) ainsi que l'argent récolté pour lui en Allemagne par monsieur de Gersdorf<sup>10</sup>. Bien sûr, je pris en charge les vivres pour nous deux.*

---

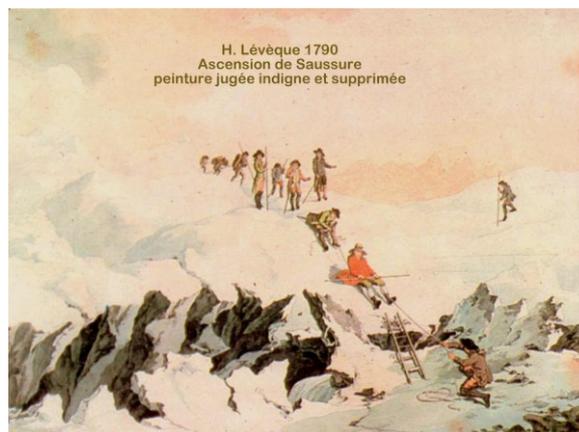
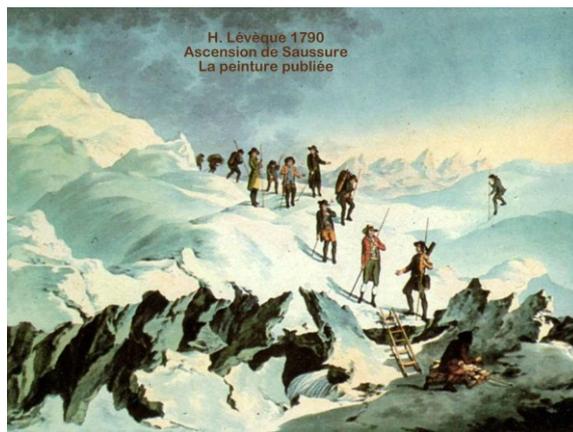
<sup>10</sup> Cette somme qui s'élevait à 16 louis d'or a bien été versée par le baron de Gersdorf à Bourrit, mais ce dernier n'en reversa que 10 à Balmat, conservant le reste pour, disait-il, compenser les frais d'impression de cette brochure qu'il fit paraître à la gloire de Balmat. Ce dernier mandata un avocat, M. Wallner, pour récupérer son dû auprès de Bourrit, soutenant

- J'ai une lettre de monsieur de Gersdorf désavouant la suggestion selon laquelle il pensait que j'étais ingrat vis-à-vis de Balmat, et expliquant qu'il aurait fait volontiers pour moi ce qu'il a fait pour Balmat si cela s'était avéré nécessaire ou approprié.
- Il est vrai que j'ai édité un prospectus demandant à ceux qui seraient intéressés de souscrire à des exemplaires de mon récit de l'ascension. Dans ce prospectus, je n'ai pas parlé du conquérant mais des conquérants du mont Blanc, et, dans mon récit, j'ai rendu hommage à la force de Balmat ainsi qu'à sa compétence et sa solidité.

Monsieur Bourrit n'a pas dissipé l'effet dommageable de ses fausses déclarations avec son post-scriptum d'excuse<sup>11</sup>, qu'après réflexion, il a ajouté à sa lettre. Je ne peux que supposer que dans son désir impérieux de gravir le Mont Blanc, *il est jaloux du succès* de son ancienne connaissance et plus jeune rival, et *qu'il a sauté sur l'occasion* que lui offrait les inventions de Balmat *pour dénigrer les réussites de l'amateur en attribuant presque tout le mérite*, de la découverte comme de l'exécution, *au soi-disant guide*. Quant à Balmat, lui, avec ses propensions naturelles de paysan avide et mesquin, il ne fait aucun doute qu'il était ravi de saisir la chance d'exagérer grossièrement sa part de l'entreprise, de manière à impressionner un employeur potentiel, ce qui pouvait également lui servir à s'assurer de recevoir la récompense promise par monsieur de Saussure, ainsi que dans d'autres lieux, comme à la cour de Turin et auprès de monsieur de Gersdorf.

Comme je ne voulais pas que de telles déformations passent inaperçues, j'obtins de Balmat, le 18 octobre [1786], un certificat proprement signé par lui et par des témoins, contredisant en totalité les mensonges auxquels monsieur Bourrit avaient donné du crédit. Le récit que j'ai fait ci-dessus est la simple vérité et, je crois, au-delà de toute controverse. De toute façon, j'ai le certificat de Balmat que je publierai si cela s'avère nécessaire. Je suis sûr que ni Balmat ni monsieur Bourrit ne s'aventureront publiquement à mettre en doute sa véracité<sup>12</sup>.

[M. G. Paccard]



qu'il n'avait pas commandé cette publication et que Bourrit lui avait dit qu'il n'en attendait pour toute récompense que de le guider au Mont-blanc...

<sup>11</sup> Ce post-scriptum était le suivant : « Je pense que M. Paccard ne sera point offensé de la publication de cette lettre : l'on m'a tant fait de questions sur ce voyage, que, ne sachant comment y répondre, je me suis vu forcé de dire ce que j'avais appris de Balmat lui-même sur le voyage intéressant qu'ils ont fait. Il y a sans doute loin de cette lettre à la description que M. Paccard fait espérer au Public ; ses connaissances en minéralogie, en botanique, jointes à la gloire d'être parvenu le premier sur une sommité attaquée si souvent en vain, assure à son ouvrage tout le succès qu'il mérite ; à son courage les éloges qu'on lui doit, & la gloire que je lui envie ».

<sup>12</sup> Paccard a rendu public le certificat signé par Balmat en l'adressant au *Journal de Lausanne* qui l'a publié le 12 mai 1787. Cette mise au point – que Bourrit n'a pas contestée – n'a toutefois pas eu l'effet espéré ; le « clan » Balmat a par la suite allégué que Jacques Balmat aurait signé un document vierge, que Paccard aurait rédigé après. Cette accusation est peu crédible, le certificat ayant été signé également par deux témoins, « hommes de caractère et de position dans la vallée » selon Freshfield et quand on lit le texte attentivement, on se rend compte qu'il a été rédigé par Balmat et non par Paccard, ainsi que le démontrent T. Graham Brown et sir Gavin de Beer dans leur livre (p.222 à 226).

## 2. ANNEXES

### Annexe 1. Témoignage des barons von Gersdorf et von Meyer.

*Nous, soussignés, Adolphe Traugott de Gersdorf, de Meyersdorf dans la haute Lusace, [Saxe] et Charles André de Meyer du même pays, nous étant trouvés au bourg de Chamonix en Faucigny, pour y voir les glaciers et les autres curiosités de l'endroit, le 8 août 1786, nous avons vu avec nos lunettes d'approche (sic) que le respectable Michel Gabriel Paccard, docteur en médecine dudit Chamonix est parvenu avec Jacques Balmat, son guide, sur le sommet du Mont Blanc, situé audit lieu, vers les 6 heures 23 minutes du soir. Nous l'y avons vu se promener ; et sur lequel mont il (sic) sont restés une demi-heure et 4 minutes, ayant commencés (sic) à descendre sur les 6 heures 57 minutes, et nous avons vu de même que plusieurs habitants de ce bourg, les traces de leur route dans la neige, ce que nous avons observés (sic) avec nos lunettes, en témoins de quoi nous avons signé le présent à la prière du dit docteur Paccard à Chamonix, 9<sup>e</sup> août 1786.*

Adolphe Traugott de Gersdorf de Beiersdorf

Charles André de Meyer à Knonow.

### Annexe 2. Souscription du docteur Paccard

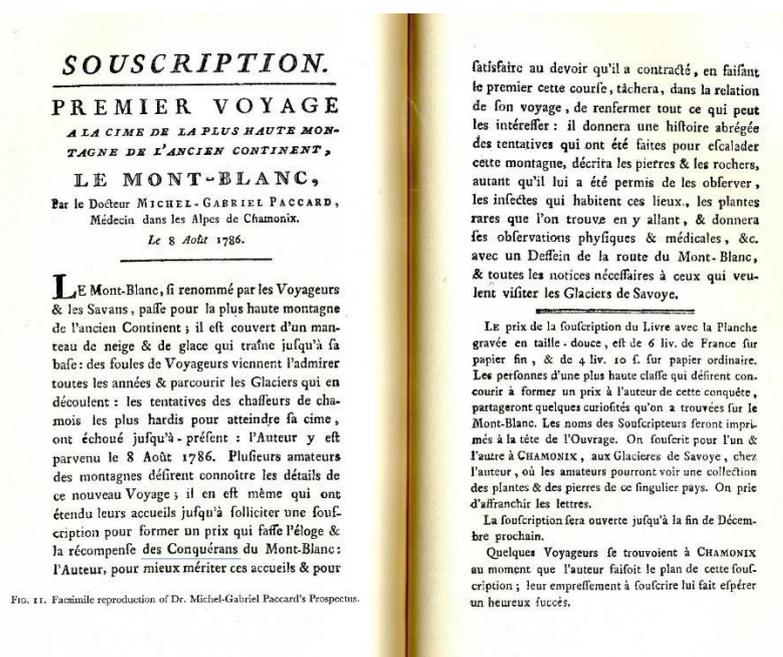


FIG. 11. Facsimile reproduction of Dr. Michel-Gabriel Paccard's Prospectus.

Les deux premières pages de la souscription du docteur Paccard. Notez le terme « *Conquérens* » que j'ai souligné qui apporte un démenti formel à Bourrit qui avait accusé le docteur de s'être attribué le titre de « conquérant » du mont Blanc dans cette souscription (voir Post-scriptum p. 33).



Alexandre Dumas après son arrive à Chamonix va au Montenvers et sur la Mer de Glace, guidé par Pierre Joseph Payot et à son retour, il invite Balmat à dîner. Comme à son habitude ce ne fut pas un en-cas mais un repas *à la carte* ! à la fin du repas, tous deux rendus joyeux par le vin de Montmélian qu'ils burent, (3 bouteilles pour

Balmat seul) il demande à Balmat de lui raconter son exploit et écrivit ensuite l'histoire suivante : [Balmat lui raconte d'abord ses tentatives, puis son ascension réussie avec Paccard] ...

*“J'allais trouver Paccard et lui dit :*

- *Voyons, docteur, êtes-vous bon ? N'avez-vous peur ni du froid, ni de la neige, ni des précipices ? Parlez comme un homme.*

- Je n'ai peur de rien avec toi, Balmat, répondit Paccard.

- Eh bien, repris-je, le moment est venu de grimper la

taupinière...

Le docteur me dit qu'il était tout prêt...

- Tiens, Balmat, ajouta-t-il, si nous faisons bien, nous prendrions deux autres guides.

- Non pas, lui répondis-je, je monterai seul avec vous ou vous y monterez avec d'autres ; je veux être le premier et pas le second.

Il réfléchit un instant, tira sa clef, la mit dans sa poche et me suivit machinalement et la tête baissée. Au bout d'un moment, il secoua les oreilles.

- Eh bien, dit-il, je me fie à toi Balmat.

- En route et à la grâce de Dieu !...

- Ce n'est pas tout, lui dis-je, il faut que personne ne sache notre projet, excepté nos femmes....

Le même soir, nous allâmes coucher au sommet de la Côte, entre le glacier des Bossons et celui de Tacconay. J'avais emporté une couverture, je m'en servis pour envelopper le docteur comme on emmaillote un enfant, et grâce à cette précaution il passa une bonne nuit... Je réveillai le docteur et nous nous mîmes en route.

Au bout d'un quart d'heure, nous nous engageâmes dans le glacier de Tacconay ; les premiers pas du docteur sur cette mer, au milieu de ces immenses gerçures dans les profondeurs desquelles l'œil se perd, sur ces ponts de glace que l'on sent craquer sous soi, furent un peu chancelants ; mais peu à peu, il se rassura n me voyant faire, et nous nous en tirâmes sains et saufs.

Nous nous mîmes aussitôt à gravir les Grands-Mulets, que nous laissâmes bientôt derrière nous. Je montrai au docteur la place où j'avais passé la première nuit. Il fit une grimace très significative, garda le silence dix minutes ; puis s'arrêtant tout à coup :

- Crois-tu Balmat, me dit-il, que nous arriverons aujourd'hui au haut du mont Blanc ?

Je vis bien de quoi il retournait et je le rassurai en riant, mais sans rien lui promettre. Nous montâmes encore ainsi l'espace de deux heures ; depuis le plateau, le vent nous avait pris et devenait de plus en plus vif ; enfin arrivés à la saillie du rocher qu'on appelle le Petit Mulet, un coup d'air plus violent enleva le chapeau du docteur. Au juron qu'il proféra, je me retournai et j'aperçus son feutre qui décampait du côté de Courmayeur...

Le vent fouettait la montagne et passait en sifflant sur nos têtes, emportant des tourbillons de neige gros comme la maison. Le docteur était découragé. Moi, je ne pensais, pendant ce temps, qu'à la marchande qui à cette heure devait regarder le dôme du Goûter ; aussi, au premier répit que nous donna la bise, je me relevai ; mais le docteur ne consentit à me suivre qu'en marchant à quatre pattes. Nous parvînmes ainsi à une pointe d'où l'on pouvait découvrir le village ; arrivé là, je tirai ma lunette, et, à douze mille pieds au-dessous de nous, dans la vallée, je distinguai notre commère à la tête d'un rassemblement de cinquante personnes, qui s'arrachaient les lunettes pour nous regarder. Une considération d'amour propre détermina le docteur à se remettre sur ses jambes, et, à l'instant où il fut debout, nous nous aperçûmes que nous étions reconnus, lui à sa grande redingote, et moi à mon costume habituel ; ceux de

la vallée nous firent des signes avec leurs chapeaux. J'y répondis avec le mien. Celui du docteur était absent par congé définitif.

Cependant Paccard avait usé toute son énergie à se remettre sur pieds, et ni les encouragements que nous recevions, ni ceux que je lui donnais, ne pouvaient le déterminer à continuer son ascension. Après que j'eus épuisé toute mon éloquence et que je vis que je perdais mon temps, je lui dis de se tenir le plus chaudement possible et de se donner du mouvement ; il m'écoutait sans m'en tendre et répondait *oui, oui*, pour se débarrasser de moi. Je com prenais qu'il devait souffrir du froid. J'étais moi-même tout engourdi. Je lui laissai la bouteille et je partis seul, en lui disant que je reviendrai le chercher.

- Oui, oui, me répondit-il.

Je lui recommandai de nouveau de ne pas se tenir en place et je partis. Je n'avais pas fait trente pas, que je me retournai, et je vis que, au lieu de courir et de battre la semelle, il s'était assis le dos au vent ; c'était déjà une précaution.

À compter de ce moment, la route ne présentait pas une grande difficulté ; mais à mesure que je m'élevais, l'air devenait de moins en moins respirable. De dix pas en dix pas j'étais obligé de m'arrêter comme un phtisique... Je mis une heure à faire un quart de lieue ; je marchais le front baissé ; mais voyant que j'étais sur une pointe que je ne connaissais pas, je relevai la tête et je m'aperçus que j'étais enfin arrivé sur la sommité du mont Blanc... J'étais arrivé là où personne n'est venu encore, pas même l'aigle et le chamois ; j'y étais arrivé seul, sans autre secours que celui de ma force et de ma volonté ; tout ce qui m'entourait semblait m'appartenir ; j'étais le roi du mont Blanc, j'étais la statue de cet immense piédestal. Ah !

Alors je me tournai vers Chamouny, agitant mon chapeau au bout de mon bâton, et je vis, à l'aide de ma lunette, qu'on répondait à mes signes. Mes sujets de la vallée m'avaient aperçu. Tout le village était sur place.

Ce premier moment d'exaltation passé, je pensai à mon pauvre docteur. Je redescendis vers lui aussi vite que je le pus, l'appelant par son nom et tout effrayé de ne pas l'entendre me répondre ; au bout d'un quart d'heure, je l'aperçus de loin, rond comme une boule, mais ne faisant aucun mouvement, malgré les cris que je poussais et qui arrivaient certainement jusqu'à lui. Je le trouvai la tête entre les genoux et tout racorni sur lui-même, comme un chat qui faisait le manchon. Je lui frappai sur l'épaule, il leva machinalement la tête. Je lui dis que j'étais parvenu au haut du mont Blanc ; cela parut médiocrement l'intéresser, car il ne répondit que pour me demander où il pourrait se coucher et dormir. Je lui dis qu'il était venu pour monter au plus haut de la montagne et lui fis faire quelques pas ; il était comme abruti et il lui paraissait aussi égal d'aller d'un côté que de l'autre, de monter que de redescendre. Cependant, le mouvement que je le forçais de prendre rétablit un peu la circulation du sang...

À six heures passées, nous étions sur le sommet du mont Blanc, et, quoique le soleil jetât un vif éclat, le ciel nous paraissait bleu foncé, et nous voyions briller quelques étoiles... Nous restâmes ainsi trente-trois minutes.

Il était sept heures du soir ; nous n'avions plus que deux heures et demie de jour ; il fallait partir. Je repris Paccard par-dessous le bras ; j'agitai de nouveau mon chapeau, pour faire un dernier signe à ceux de la vallée, et nous commençâmes à descendre.... Paccard n'était plus qu'un enfant sans énergie et sans volonté, que je guidais dans les bons chemins et que, dans les mauvais, je portais. La nuit commençait à tomber lorsque nous traversâmes la crevasse ; au bas du grand plateau, elle nous prit tout à fait ; à chaque instant Paccard s'arrêtait, déclarant qu'il n'irait pas plus loin, et à chaque instant je le forçais de reprendre sa marche, non par la persuasion, il n'entendait rien, mais par la force.

À onze heures, nous sortions enfin des régions des glaces et mimés le pied sur la terre ferme ; il y avait déjà une heure que nous avions perdu toute réverbération du soleil ; alors je permis à Paccard de s'arrêter et je me préparai à l'envelopper de nouveau dans la couverture, lorsque je m'aperçus qu'il ne s'aidait plus de ses mains. Je lui en fis l'observation. Il me répondit que cela se pouvait bien, vu qu'il ne les sentait pas. Je tirai ses gants, ses mains étaient blanches et comme mortes ; moi-même, j'étais bête de la main où j'avais mis son petit gant de peau à la place du mien ; je lui dis que nous avions trois mains de gelées à nous deux, cela paraissait lui être fort égal ; il ne demandait qu'à se coucher et à dormir : quant à moi, il me dit de me frotter la partie malade avec de la neige ; le remède n'était pas loin. Je commençai l'opération par lui, et je la terminai par moi. Bientôt le sang revint, et avec le sang la chaleur, mais avec des douleurs aiguës que si on nous avait piqué chaque veine avec des aiguilles. Je roulai mon poupard dans sa

couverture, je le couchai à l'abri d'un rocher, nous mangeâmes un morceau, bûmes un coup, nous nous serrâmes l'un contre l'autre le plus que nous pûmes, et nous nous endormîmes.

Le lendemain, à six heures, je fus réveillé par Et le docteur Paccard, est-il resté aveugle ? Paccard.

- C'est drôle, Balmat, me dit-il. J'entends chanter les oiseaux et je ne vois pas le jour ; probablement que je peux ouvrir les yeux... - Allons, dit-il, il paraît que je suis aveugle, Balmat !... Comment vais-je faire pour redescendre ? continua-t-il.

- Prenez la bretelle de mon sac et marchez derrière moi, voilà un moyen.

C'est ainsi que nous descendîmes et arrivâmes au village de la Côte.

Là, comme je craignais que ma femme ne fût inquiète, je quittai le docteur, qui regagnait sa maison en tâtonnant avec son bâton, et je revins chez moi ; c'est alors seulement que je me vis.

Je n'étais pas reconnaissable ; j'avais les yeux rouges, la figure noire et les lèvres bleues ; chaque fois que je riais ou baillais, le sang jaillissait des lèvres et des joues. Enfin je n'y voyais plus qu'à l'ombre.

Quatre jours plus tard, je partis pour Genève, afin de prévenir M. de Saussure que j'avais réussi à escalader le mont Blanc ; il l'avait déjà appris par des Anglais...

Quand il eut fini, Dumas lui demanda :

- Ah ! Oui, aveugle ! il est mort il y a onze mois, à l'âge de soixante-dix-neuf ans, et il lisait encore sans ses lunettes. Seulement il avait les yeux diablement rouges.

- Des suites de son ascension ?

- Oh ! que non !

- Et de quoi alors ?

- Le bonhomme levait un peu le coude.

À quel point cette histoire est due à de la pure vantardise, à un besoin de revanche, à la vieillesse et trop de vin de Montmélian qui auraient brouillé la mémoire de Balmat ou à un mélange des quatre, à chacun de se faire son idée. À chaque moment du récit de Balmat, on trouve des erreurs flagrantes, certaines monumentales pour ne pas dire grossières, des contrevérités prouvées par les témoignages des observateurs de l'ascension et du certificat signé par Balmat, mais aussi contre le bon sens. Mais pour Dumas, l'histoire était trop belle pour ne pas la croire et surtout pour ne pas la publier, ce qu'il fit sans la moindre vérification, comme le ferait aujourd'hui n'importe quel journaliste tant soit peu sérieux.

#### Annexe 4. La carte du docteur Paccard



Michel-Gabriel Paccard, itinéraire de 1786 au sommet du mont Blanc envoyé à Johann Gottfried Ebel, 1823

Trois des légendes de la carte :

a.a.a Traces dans la neige prises à la lunette le lendemain de ma 1<sup>ère</sup> ascension au mont Blanc en 1786.

N Fente où sont tombés ceux qui ont péri [*allusion à la catastrophe du Dr Hamel – 1820 – 3 ans avant l'établissement de cette carte*]

x.x.x. Les routes que j'ai tracé [es] sur ce plan avant ma première ascension, sauf à me décider sur les lieux où j'ai vu les 2 jaunes à peu près impraticables, surtout celle qui est à droite que Balmat voulait suivre quand je lui ai dit « qu'il ne vous vienne pas cette tentation ! J'ai tracé le premier à mi-jambe dans la neige par la ligne rouge jusqu'à l'endroit marqué par [*l'avalanche*], où j'ai dit « nous y sommes »

Note sur la carte de Paccard : Le 18 août 1786, le savant Charles Bonnet, oncle de Saussure écrivit au comte Bielke de Stockholm mentionnant les faits suivants : «*La nouvelle voie qu'il [Paccard] a découvert... est très différente de celle que mon neveu a suivi l'année dernière... Mon neveu a reçu une carte dessinée avec soin qu'il m'a montré il y a quelques jours, et il se prépare en en tirer avantage dans peu de temps, afin de suivre les pas du docteur.* » (Source : Charles Mathews, *The Annals of Mont-Blanc*, 1898). Cette carte envoyée en 1823 par Paccard au géologue J.G. Ebel (conservée dans les archives de Zurich) était restée inconnue des historiens jusqu'à récemment. La première à l'avoir utilisée, à ma connaissance, est Thérèse Robache dans son ouvrage pour le bicentenaire de l'ascension, *Chamonix et la conquête du mont Blanc* (Les amis du vieux Chamonix 1986) et repris dans le petit livre *Carnets de route Mont-Blanc 1786* de Philippe Campione et Catherine Guerin, illustrations d'Alexis Nouaillat (Épigones 1992), reproduisant le récit de l'ascension à partir d'une copie donnée par l'Alpine Club du journal de Paccard. Cette carte prouve que contrairement à ce que tous les historiens croyaient, la voie de la première ascension était la même que celle de la seconde (J. Balmat, J.M. Cachat et A. Tournier, 5 juin 1787) et de la troisième, celle de Saussure (3 août 1787). Ils ont atteint les Petits rochers rouges, en passant par la pente de neige au-dessus des Rochers rouges supérieurs, laissant à droite le rocher "enclavé" en haut du Grand Plateau et non par la pente entre les Rochers rouges supérieurs et inférieurs. La voie initiale avait été établie à partir d'une seule phrase du journal de Saussure rédigée après avoir entendu de vive voix la relation détaillée de Paccard. Comme tous ces rochers n'avaient pas de nom, les "traducteurs" britanniques, y compris Stevens, n'ont pas correctement interprété la phrase de Saussure. Soit : «*Après avoir beaucoup monté, il se trouve dans une grande plaine [le Grand Plateau] ou du moins sur un pan peu incliné de neige, et vient en tournant à gauche à une espèce de pont de neige élevé entre deux rochers taillés à pic et dégarnis de neige [les rochers rouges supérieurs et le rocher 'enclavé' en haut du Grand Plateau] ; **il vient passer par-dessus le roc à gauche** [les rochers rouges supérieurs] en côtoyant le pied de la Cime du Mont Blanc* ». Ce n'est pas un point majeur, mais il correspond tout à fait avec les dessins et la carte dessinée par von Gersdorf ainsi qu'avec la carte dessinée par Bourrit. Et cela fait sens, car ni Balmat, ni quiconque à l'époque n'a jamais mentionné qu'un chemin différent ait été pris lors des trois premières ascensions. Techniquement cela ne fait guère de différence et le choix d'une voie ou l'autre dépendait de la taille de la crevasse et de la difficulté à la franchir. Les auteurs de *Mont-Blanc 1786* font dire à Paccard : «*Écoutez Balmat. Je connais la route à suivre, regardez, par le pan de neiges et de glaces que soutient le rocher rouge, exactement entre le rocher rouge supérieur et le roc enclavé au sommet du grand Plateau.* Dans le Journal de Lausanne (21 juillet 1787) voici ce qui fut écrit sur la seconde ascension : «*Le 4 de ce mois trois guides, Jacques Balmat, Jean-Michel Cachat et Alexis Tournier partirent dans la soirée... Le 5, à deux heures et demie du matin, il se mirent en route pour parvenir au sommet du Mont Blanc par le même passage que le docteur Paccard et Jacques Balmat ont découvert l'année dernière...* » (1786 - Chamonix et la conquête du Mont-Blanc Thérèse Robache - 1986).

#### Annexe 5. Maison de Jacques Balmat - les Pélerins



#### Annexe 6. Sources

- *Dr Paccard's narrative. An attempted Reconstitution*, Ernest Hamilton Stevens - Alpine Club Journal (1929).
- *Mont Blanc Premières ascensions 1770-1904*, Jacques Perret et Michel Jullien - Les éditions du Mont Blanc (2012) incluant la traduction en français du texte de Stevens par mes soins.
- *Essai de reconstitution de la narration perdue du Dr Paccard* (Alpinisme 1933 - traduction du récit de E.A. Stevens par Claire-Eliane Engel).
- *Discours préliminaire aux voyages dans les Alpes (1789)* et *Voyages dans les Alpes*, H.B. de Saussure - (1796).

- *Travels in Switzerland, Alexandre Dumas (1834).*
- *Le Mont Blanc, Charles Durier, Hachette (1878).*
- *La controverse Paccard-Balmat, Heinrich Dübi articles dans Les Alpes revue du CAS - (1930 et 1939)*
- *The Annals of Mont Blanc, Charles Edward Mathews (AC president) - T.F. Unwin (1898).*
- *Guide to Chamonix and Mont Blanc, Edward Whymper - John Murray (1896).*
- *Paccard contre Balmat, Henri Ferrand (La Montagne 1912, N°9) - The Life of Horace Benedict de Saussure – Douglas William Freshfield et Henri Montagnier (1920).*
- *The First Ascent of Mont Blanc, T. Graham Brown et Sir Gavin de Beer – Oxford University Press (1955).*
- *Le Mont-Blanc dans la vie et l'œuvre d'Horace-Bénédict de Saussure Le Globe 1988 (the Geographical Review of Geneva), Paul Guichonnet - Université de Genève.*
- *L'invention du Mont Blanc, présenté par Philippe Joutard. Archives Gallimard - Julliard (1986).*
- *1786 Chamonix et conquête du Mont-Blanc – Thérèse Robache - Les Amis du Vieux Chamonix »*
- *Mont-Blanc 1786 -Journal du docteur Michel-Gabriel Paccard (Épigones 1992 - Catherine Guerin et Philippe Campione).*
- *Histoire générale du tourisme du XVIe au XXIe siècle, Marc Boyer - L'harmattan, 2005.*
- *The Summits of Modern Man, Peter H. Hansen - Harvard University Press, 2013*

*Alpine Journal*, nombreux articles :

- Montagnier (AJ 1912),
- Stevens (AJ 1929 : *Dr Paccard's narrative. An attempted Reconstitution*)
- Stevens (AJ 1930 – *Dr Paccard's 'Lost Narrative' Some additions and corrections*)
- Stevens (AJ 1934: *Dr Paccard's diary*)
- Stevens (AJ 1937 N°254 *In the footsteps of Dr Paccard*)
- Stevens (AJ 1946 N°55 *In Memoriam* 297-312,
- T. Graham Brown (AJ 1949 *Bourrit's attempt on Mont blanc by the aiguille du Goûter in 1784, and the first ascent of the dome du Goûter by his guides*)
- Louis Seylaz (AJ 1957 *Revue en Français de The First Ascent of Mont Blanc* by T. Graham Brown and Sir Gavin de Beer)
- Claire-Eliane Engel (AJ 1949 *François Paccard and Bourrit*)
- Gavin de Beer (AJ 1962 *New Information about the first ascent of Mont Blanc*)
- H. Dübi (AJ 1930 *Review of Rochat-Cenise Jacques Balmat du Mont Blanc*)
- H. Dübi (AJ 1942 in memoriam)
- AJ 1932 Vol 44 May 1932 N°244 page 340 *Médaillon de Paccard et inauguration de la rue Paccard.*
- Les Alpes (CAS) : H. Dübi 1930 *La controverse Paccard-Balmat*